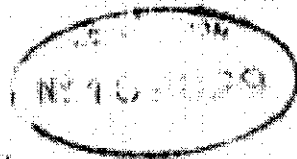


**SCÈNES**  
DE  
**LA VIE PRIVÉE,**



DEPOSE



PAR M. BALZAC,

DESSINÉ DE BONNE ÉDITION, DE LA PREMIÈRE EN 1800.

**TOME II.**

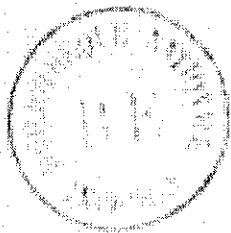
**PARIS.**

**MAME ET DELAUNAY-VALLEE, LIBRAIRES.**

**LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.**

**MDCCCLXXX.**

## UNIQUE ET MALHEUREUX.



Il existait encore, il y a peu de temps, au milieu de la rue Saint-Denis, et presque au coin de celle du Petit-Lion, une de ces maisons précieuses, qui donnent aux romanciers et aux antiquaires, la facilité de reconstruire l'ancien Paris dans leurs ouvrages. Les murs menaçans de cette bicoque avaient l'air d'avoir été chargés d'hiéroglyphes; en effet, quel autre nom le flâneur pouvait-il donner aux X et aux V tracés en profusion par les pièces

de bois transversales ou diagonales qui se voyaient sur la façade ? Ces bois vermoulus se dessinaient d'autant mieux sur la chemise jaunâtre, passée à la maison par le badigeonneur, que de petites lézardes parallèles, et taillées en dents de scie, semblaient indiquer que chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise, au passage d'une voiture trop pesante. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire. Ce toit, dont il n'existera bientôt plus de modèles à Paris, s'avancait de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter la lucarne sans appui et le mur d'un grenier qui avait été construit en planches, clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger la maison.

Par une matinée pluvieuse du mois de mars, un jeune homme, soigneusement enveloppé d'un manteau, se tenait sous l'auvent de la boutique qui faisait face à cette maison, et paraissait l'examiner avec tout l'enthousiasme d'un historien. Il est vrai que ce débris de l'opulence du XV<sup>e</sup> siècle pouvait offrir à l'observateur plus d'un problème à résoudre.

Chaque étage avait sa singularité. Au premier, quatre fenêtres longues, étroites et très-rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur partie inférieure, afin de produire ce jour douteux, à la faveur duquel un habile marchand donne aux étoffes la couleur voulue par le chaland. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, car ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Son attention, faiblement excitée par les fenêtres du second étage dont les jalousies relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline assez roux, se portait plus particulièrement sur les croisées bien plus humbles du troisième. Ces dernières, dont le bois grossier aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers pour y indiquer le point de départ de la menuiserie française, étaient garnies de petites vitres d'une couleur si verte, que, sans son excellente vue, le jeune homme n'aurait pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachaient les mystères de cet appartement aux yeux des profanes.



Parfois, l'impatient observateur, fatigué, soit de cette contemplation sans résultat, soit du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Alors, un sourire involontaire se dessinait sur sa figure, quand il revoyait la boutique. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison décrépite, avait reçu autant de couches de peintures diverses que la joue d'une vieille duchesse. Au milieu de cette large poutre mi-gnardement sculptée, était fixé un antique tableau représentant un chat qui pelotait.

Ce chef-d'œuvre désespérant causait l'inextinguible gaieté du jeune homme; et il faut dire aussi, qu'il serait difficile à un peintre moderne de donner à un chat une figure aussi merveilleusement sérieuse, de lui faire tenir, d'une manière plus comique, une raquette aussi grande que lui, et de le dresser aussi plaisamment sur ses pattes de derrière pour mirer l'énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé. Dessin, couleurs, ac-

cessoires, attitudes, tout était traité avec un rare talent. Le temps avait altéré cette peinture naïve de manière à rendre la scène encore plus grotesque par quelques incertitudes qui mettaient l'admirateur dans l'embarras. Ainsi la queue mouchetée du chat était découpée de telle sorte qu'on pouvait la prendre pour un spectateur, tant la queue des chats de nos ancêtres était grosse, haute et fournie.

A droite du tableau, et sur un champ d'azur qui déguisait imparfaitement la pourriture du bois, les passans pouvaient lire *Guillaume*, et à gauche, *successeur du sieur Chevrel*. L'intempérie du climat parisien avait rongé la plus grande partie de l'or moulu, parcimonieusement appliqué sur les lettres de cette inscription, dans laquelle les U remplaçaient les V et réciproquement, selon les lois de notre ancienne orthographe.

Afin de rabattre l'orgueil de ceux qui croient que le monde devient de jour en jour plus spirituel et que le moderne charlatanisme a tout surpassé, il convient de faire observer que ces enseignes, dont l'étymologie semble bizarre à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux

morts de vivans tableaux à l'aide desquels nos espiegles ancêtres avaient réussi à amener les chalands dans leurs maisons. Ainsi la truie qui file, le singe vert, etc., étaient des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passans, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au XV<sup>e</sup> siècle. L'heureux possesseur d'une semblable curiosité s'enrichissait plus vite que toutes les Providence, les Bonne-Foi, les Grâce de Dieu et les Décollation de saint Jean-Baptiste, qui se voient encore rue Saint-Denis.

Cependant il était difficile de croire que ce fût à la délicate peinture de ce chat qu'était due la faction de l'inconnu qui avait aussi ses singularités. Son manteau, plissé avec un goût inné pour l'imitation des élégantes draperies antiques, laissait voir de petits pieds d'autant plus brillans, au milieu de la boue noire du pavé parisien, que le jeune homme portait des bas de soie blancs dont les mouchetures attestaient son impatience. Sous son chapeau, quelques boucles de cheveux noirs, défrisés par l'humidité et retombant sur son col, indiquaient qu'il était coiffé à la Caracalla, coif-

fure que la récente résurrection de la sculpture et l'admiration pour l'antique avaient mise à la mode. Une cravatte éblouissante de blancheur rendait encore plus pâle sa figure tourmentée. On oubliait facilement les contours bizarres, la bouche trop large et très-sinueuse de ce visage original, grâce au feu tour-à-tour sombre et pétillant qui s'échappait de deux yeux noirs. Des gants blancs déchirés annonçaient que l'inconnu sortait sans doute de quelque noce, car il était six heures et demie du matin. Sauf quelques maraîchers attardés qui passaient au galop en réveillant les échos, cette rue si agitée avait alors un calme dont il est difficile de concevoir la magie si l'on n'a pas erré dans Paris désert, à ces heures, où son bruit infernal, un moment apaisé, renaît et s'entend dans le lointain comme la grande voix de la mer.

Cet étrange jeune homme formait un tableau un peu plus curieux que celui du Chat-qui-pelote : sa bouche souriait avec amertume ; son front, plissé par une violente contrariété, avait quelque chose de fatal ; car le crâne est ce que l'homme a de plus prophétique. Quand

la peau brune de ce front haut et large restait unie et tendue, il respirait le génie, la grâce, et de concert avec les yeux, il faisait mentir toutes les prédictions d'un visage repoussant s'il n'eût été sans cesse ennobli par une physionomie spirituelle; mais quand ce front, chargé de rides qui ressemblaient aux jeux de l'eau, exprimait une passion trop forte, cette figure causait une sorte d'effroi mobile à l'excès, la joie, la douleur, l'amour, la colère, le dédain, s'y succédaient avec quelque chose de si communicatif qu'on devait involontairement partager les affections qu'il plaisait à ce jeune homme d'exprimer.

Il se dépitait avec tant de violence au moment où l'on ouvrit précipitamment la lucarne du grenier, qu'il n'y vit pas apparaître trois joyeuses figures toutes rondelettes, blanches, roses, et aussi communes que ces figures du Commerce sculptées sur les mommens. Ces trois faces, encadrées par la lucarne, eurent l'air de ces têtes d'anges bouffis dont on accompagne les images du Père éternel. Les jeunes apprentis respirèrent les émanations de la rue avec une avidité qui prouvait combien l'atmosphère

de leur grenier était chaude et méphitique. Celui des commis auquel appartenait la figure la plus joviale montra aux autres le singulier factionnaire, puis en un moment il disparut et revint, tenant à la main un instrument dont le métal inflexible a été récemment détrôné par un cuir souple et poli. Ces trois visages prirent une expression malicieuse en regardant l'étranger, qui tout-à-coup fut aspergé d'une petite pluie fine et blanchâtre, dont le parfum prouvait que les trois mentons venaient d'être rasés.

Élevés sur la pointe de leurs pieds, et réfugiés au fond de leur grenier pour jouir de la colère de la victime, les commis cessèrent tout-à-coup leurs rires en voyant l'insouciant dédain avec lequel le jeune homme secoua son manteau, et le profond mépris que peignit sa figure, quand il leva les yeux sur la lucarne vide.

Mais en ce moment, une main blanche et délicate fit remonter, vers son imposte, la partie inférieure d'une des grossières croisées du troisième étage, au moyen de ces ingénieuses coulisses dont le tourniquet capricieux ne retient pas toujours les lourds vitrages qui lui sont

confiés. Alors le jeune artiste reçut la récompense de sa longue attente. La délicieuse figure d'une jeune fille aussi fraîche qu'un de ces blancs calices qui fleurissent au sein des eaux, apparut couronnée de la mousseline froissée qui donnait à son front, à sa tête, un air d'innocence admirable; son cou blanc, son sein virginal, couverts d'une étoffe brune en désordre, se voyaient, grâce à de légers interstices ménagés par les mouvemens ignorés du sommeil. Aucune expression de contrainte n'altérait la grâce ingénue de ce visage et de ces yeux immortalisés par avance dans les sublimes compositions de Raphaël : c'était la même grâce, la même tranquillité de ces vierges devenues proverbiales.

Il existait un ravissant contraste produit par la jeunesse des joues de cette figure sur laquelle le sommeil avait laissé comme une surabondance de vie, et par la vieillesse de cette fenêtre massive aux contours grossiers, dont l'appui était noir. La jeune fille à moitié éveillée et semblable à ces fleurs de jour, qui n'ont pas encore au matin déplié toutes leurs tuniques roulées par le froid des nuits, laissa errer ses yeux bleus sur les

toits voisins, regarda le ciel; et, par une sorte d'habitude, les baissa sur les sombres régions de la rue, où ils rencontrèrent aussitôt ceux de l'artiste. Elle devint rouge comme une cerise, sans doute par coquetterie d'être vue ainsi en déshabillé, elle se retira vivement en arrière, le tourniquet tout usé tourna, et la croisée redescendit avec cette rapidité qui, de nos jours, a fait donner un nom odieux à cette triste invention de nos ancêtres. La vision avait disparu. Il semblait que la plus brillante des étoiles du matin eût été soudain cachée par un nuage noir.

Pendant tous ces petits événements, les lourds volets intérieurs qui défendaient le léger vitrage de la boutique du Chat-qui-pelote, s'étaient enlevés comme par magie. La vieille porte à heurtoir avait tourné sur ses gonds, s'était repliée sur le mur intérieur de la maison, et un vieux serviteur, presque contemporain de l'enseigne, attachait, d'une main tremblante, à cette porte, un morceau de drap carré sur lequel étaient brodés, en soie jaune, l'enseigne et le nom classique de Guillaume, successeur de Chevrel.



Il eût été difficile à plus d'un passant de deviner le genre de commerce de M. Guillaume; car à travers les gros barreaux de fer qui protégeaient extérieurement sa boutique, on n'y apercevait que des paquets enveloppés de toile brune aussi nombreux qu'une cohorte de harengs qui traverse l'Océan. Cependant, malgré l'apparente simplicité, pour ne pas dire plus, de cette gothique façade, M. Guillaume était, de tous les marchands drapiers de Paris, celui dont les magasins se trouvaient toujours les mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, la probité commerciale, le plus d'exactitude. Lorsque ses confrères avaient conclu des marchés urgents avec le gouvernement, il était toujours prêt à livrer, dans les huit jours, le drap nécessaire à l'habillement de nos armées, quel que fût le nombre d'aunes qu'ils eussent promis. Le rusé négociant avait mille manières de s'y prendre pour s'attribuer le plus fort bénéfice sans se trouver obligé, comme eux, de courir chez des protecteurs, d'y faire des bassesses ou de riches présents. Si ces fournisseurs de l'empire ne pouvaient le payer qu'en excellentes trai-

tes un peu longues, il indiquait son notaire comme un homme accommodant; et il savait encore tirer une seconde mouture du sac, grâce à cet expédient, qui avait fait dire proverbialement aux négocians de la rue Saint-Denis : « — Dieu vous garde du notaire de M. Guillaume ! » pour désigner un escompte onéreux.

Le vieux négociant se trouva debout comme par miracle, sur le seuil de sa boutique, au moment où le domestique se retira. M. Guillaume regarda de tous côtés la rue Saint-Denis, les boutiques voisines et le temps, comme un homme qui débarque au Hayre et revoit la France après un voyage. Bien convaincu que rien n'avait changé pendant son sommeil, il aperçut alors le jeune artiste qui, de son côté, regardait le patriarche de la draperie, comme M. de Humboldt dut contempler le premier Kangourou qu'il rencontra en Amérique.

M. Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés, des souliers carrés et ornés de boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, environnait son corps légèrement voûté, d'un

drap verdâtre garni de grands boutons de métal blanc, mais rougi par un long usage. Ses cheveux gris, tout plats, étaient si exactement peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux verts paraissaient avoir été percés avec une vrille, et flamboyaient sous deux arcs marqués d'une faible rougeur à défaut de sourcils. Ses longues inquiétudes avaient inscrit sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis d'un fichu. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires.

A cette époque, on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles qui conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les costumes caractéristiques de leurs professions, et qui étaient restées au milieu de la civilisation nouvelle semblables à ces débris antédiluviens retrouvés par M. Cuvier.

Le chef de la famille Guillaume était un de ces notables gardiens des anciens usages. On le surprenait à menacer un confrère du syndic, à regretter le prévôt des marchands, et jamais

il ne parlait d'un jugement du tribunal de commerce sans le nommer la *sentence des consuls*. C'était sans doute en vertu de ces coutumes, que, levé le premier de sa maison, il attendait là de pied ferme l'arrivée de ses trois commis, pour les gourmander en cas de retard.

Ces jeunes disciples de Mercure ne connaissaient rien de plus redoutable que l'activité silencieuse avec laquelle le patron scrutait leurs visages et leurs mouvemens, le lundi matin, ou quand il soupçonnait qu'ils pouvaient avoir commis quelque escapade. Mais en ce moment, le vieux drapier ne faisait aucune attention à eux tant il était occupé à chercher le motif de la sollicitude avec laquelle le jeune homme en bas de soie et en manteau portait alternativement les yeux sur son enseigne, sur lui, et sur les profondeurs de son magasin. Le jour devenu plus éclatant permettait d'apercevoir le bureau grillé, entouré de rideaux en vieille soie verte, où se tenaient les livres immenses, oracles muets de la maison. Le trop curieux étranger semblait convoiter ce petit local, et prendre le plan d'une salle à manger latérale éclairée par un vitrage pratiqué dans le plafond, et d'où

la famille réunie devait facilement voir, pendant ses repas, les plus légers accidens qui pouvaient arriver sur le seuil de la boutique. Un si grand amour pour son logis paraissait suspect à un négociant qui avait subi le régime de la terreur; et M. Guillaume pensait assez naturellement que cette figure sinistre en voulait à la caisse du Chat-qui-pelote.

Le plus âgé des commis ayant joué assez discrètement du combat de regards qui avait lieu entre son patron et l'inconnu, se hasarda à se placer sur la dalle où était M. Guillaume; puis, voyant que le jeune homme contemplait à la dérobée les croisées du troisième, il fit deux pas dans la rue, leva la tête et crut avoir aperçu mademoiselle Augustine Guillaume se retirer avec précipitation.

Le drapier, mécontent de la perspicacité de son premier commis, lui lança un regard de travers; mais tout-à-coup les craintes mutuelles que la présence de ce passant excitait dans l'âme du marchand et de l'amoureux apprenti se calmèrent. Ils virent l'inconnu faire signe à un fiacre matinal qui se rendait à une place voisine, et monter rapidement le marche-pied

de la voiture en affectant une indifférence trompeuse. Ce départ mit un certain baume dans le cœur des deux autres commis, inquiets de retrouver la victime de leur aspersion.

— Hé bien, messieurs, qu'avez-vous donc à rester les bras croisés? dit M. Guillaume à ses trois néophytes; mais autrefois, sarpejeu! quand j'étais chez le sieur Chevrel, j'avais à cette heure-ci visité déjà plus de deux pièces de drap.

— Il faisait donc clair de meilleure heure? dit le second commis que cette tâche concernait. Le vieux négociant ne put s'empêcher de sourire.

Quoique deux de ces trois jeunes gens, confiés à ses soins par leurs pères, riches manufacturiers de Louviers et de Sedan, n'eussent qu'à demander cent mille écus pour les avoir le jour où ils seraient en âge de s'établir, M. Guillaume croyait de son devoir de les tenir sous la férule d'un antique despotisme, inconnu de nos jours dans les brillans magasins modernes: il les faisait travailler comme des nègres, et à eux trois, ils suffisaient à une besogne qui mettrait sur les dents dix

de ces employés, dont le sybaritisme enfle aujourd'hui les colonnes du budget.

Aucun bruit ne troublait la paix de cette maison solennelle, où les gonds, les serrures, semblaient toujours huilés, et dont le moindre meuble avait cette propreté respectable qui annonce un ordre et une économie sévères. Souvent, le plus espiègle des commis s'était amusé à écrire sur le fromage de gruyère qu'on leur abandonnait au déjeuner, et qu'ils se plaisaient à respecter, la date de sa réception primitive. Cette malice et quelques autres semblables faisaient parfois sourire la plus jeune des deux filles de M. Guillaume, cette jolie vierge qui venait d'apparaître au passant enchanté. Quoique le plus jeune des apprentis payât même une très-forte pension, aucun d'eux n'eût été assez hardi pour rester à la table du patron, au moment où le dessert y était servi. Lorsque madame Guillaume parlait d'accommoder la salade, ces pauvres jeunes gens tremblaient en songeant avec quelle parcimonie son inexorable main savait y épancher l'huile. Il ne fallait pas qu'ils s'avisassent de passer une nuit dehors, sans avoir justifié long-temps à

L'avance le sujet de cette irrégularité. Enfin, chaque dimanche, et à tour de rôle, deux commis accompagnaient la famille Guillaume à la messe de Saint-Leu et aux vêpres. Mesdemoiselles Virginie et Augustine, modestement vêtues d'indienne, donnaient chacune le bras à un commis, et marchaient en avant, sous les yeux perçans de leur mère, qui fermait ce petit cortège domestique avec son mari, accoutumé par elle à porter deux gros paroissiens reliés en maroquin noir.

Le second commis n'avait pas d'appointemens. Quant à celui que sept ans de persévérance et de discrétion initiaient aux secrets de la maison, il recevait huit cents francs en récompense de ses labeurs. Mais à certaines fêtes de famille, il était gratifié de quelques cadeaux auxquels la main sèche et ridée de madame Guillaume donnait seule du prix : c'étaient des bourses en filet qu'elle avait soin d'emplir de coton pour en faire valoir les dessins à jour, ou des bretelles fortement conditionnées, et des paires de bas de soie bien lourdes. Quelquefois, mais rarement, ce premier ministre était admis à partager les plaisirs de la famille, soit quand



elle allait à la campagne ; soit quand, après des mois d'attente, elle se décidait à user de son droit à demander, en louant une loge, une pièce que tout Paris ne voyait plus. Quant aux deux autres commis, la barrière de respect, qui séparait jadis un maître drapier de ses apprentis, était placée si fortement entre eux et le vieux négociant, qu'il leur eût été plus facile de voler une pièce de drap que de faire plier cette auguste étiquette.

Cette réserve peut paraître ridicule aujourd'hui ; mais aussi, ces vieilles maisons étaient des écoles de mœurs et de probité ; les maîtres adoptaient leurs apprentis ; le linge d'un jeune homme était soigné, réparé et quelquefois renouvelé par la maîtresse de la maison ; si un commis tombait malade, il était l'objet de soins vraiment maternels ; et le patron prodiguait son argent pour appeler les plus célèbres docteurs, en cas de danger ; bref, il répondait des mœurs et du savoir de ces jeunes gens à leurs parens. Si l'un d'eux tombait dans quelque infortune, on savait apprécier un caractère honorable et l'intelligence qu'on avait développés, et ces vieux négocians n'hésitaient

pas à confier le bonheur de leurs filles à celui auquel ils avaient, pendant si long-temps, confié leurs fortunes.

M. Guillaume était un de ces hommes antiques : s'il en avait les ridicules, il en avait le cœur et les qualités. Aussi M. Joseph Lebas, son premier commis, orphelin et sans fortune, était-il, dans son idée, l'époux qu'il destinait à Virginie, sa fille aînée. Mais M. Joseph n'avait pas adopté les pensées symétriques de son patron qui n'aurait pas, pour un empire, marié sa seconde fille avant la première ; et l'infortuné commis se sentait le cœur entièrement pris pour mademoiselle Angustine la cadette.

Afin de justifier cette passion qui avait grandi secrètement, il est nécessaire de pénétrer plus avant dans les ressorts du gouvernement absolu qui régissait la maison du vieux marchand drapier.

M. Guillaume avait deux filles. L'aînée, mademoiselle Virginie, était tout le portrait de sa mère. Or, madame Guillaume, fille du sieur Chevrel, se tenait si droite sur la banquette de son comptoir, que plus d'une fois elle avait entendu des plaisans parier qu'elle y était em-

palée. Sa figure maigre et longue annonçait une dévotion outrée. Sans grâces et sans manières aimables, madame Guillaume ornait habituellement sa tête presque sexagénaire d'un bonnet dont la forme était invariable et qui avait des barbes comme celui d'une veuve. Tout le voisinage l'appelait la sœur tourière. Sa parole était brève, ses gestes les plus gracieux avaient quelque chose des mouvemens saccadés d'un télégraphe ; et son œil, clair comme celui d'un chat, semblait en vouloir à tout le monde de ce qu'elle était laide. Mademoiselle Virginie, élevée comme sa jeune sœur sous les lois despotiques de leur mère, avait atteint l'âge de vingt-huit ans. La jeunesse atténuait l'air disgracieux que sa ressemblance avec sa mère donnait parfois à sa figure ; mais la rigueur maternelle l'avait dotée de deux grandes qualités, qui pouvaient tout contrebalancer : elle était douce et patiente.

Mademoiselle Augustine, à peine âgée de dix-huit ans, ne ressemblait ni à son père ni à sa mère ; elle était de ces personnes qui, par l'absence de tout lien physique avec leurs parens, font croire à ce dicton de prude :

Dieu donne les enfans. Augustine était petite ou, pour mieux la peindre, mignonne. Gracieuse et pleine de candeur, un homme du monde n'aurait pu reprocher à cette charmante créature que des gestes mesquins ou certaines attitudes communes et parfois de la gêne. Sa figure silencieuse et immobile respirait cette mélancolie passagère qui s'empare de toutes les jeunes filles trop faibles pour oser résister aux volontés d'une mère.

Toujours modestement vêtues, les deux sœurs ne pouvaient satisfaire la coquetterie innée chez la femme, que par un luxe de propreté qui leur allait à merveille, et les mettait en harmonie avec ces comptoirs luisans, avec ces rayons sur lesquels le vieux domestique ne souffrait pas un grain de poussière, et avec la simplicité antique de tout ce qui se voyait autour d'elles. Obligées, par leur genre de vie, à chercher des élémens de bonheur en des travaux obstinés, Augustine et Virginie n'avaient donné jusqu'alors que du contentement à leur mère qui s'applaudissait secrètement de la perfection du caractère de ses deux filles.

Il est facile d'imaginer les résultats de l'é-

ducation qu'elles avaient reçue. Elevées pour le commerce, habituées à n'entendre que des raisonnemens et des calculs tristement mercantiles, n'ayant appris que la grammaire, la tenue des livres, un peu d'histoire juive, l'histoire de France dans *Le Ragois*, et ne lisant que les auteurs dont leur mère permettait l'entrée au logis, leurs idées n'avaient pas beaucoup d'étendue. Elles savaient parfaitement tenir un ménage; elles connaissaient le prix des choses; et, appréciant les difficultés que l'on éprouve à amasser l'argent, elles étaient économes et avaient une sorte de respect pour les qualités d'un négociant. Malgré la fortune de leur père, elles étaient aussi habiles à faire des reprises, qu'à festonner. Ignorant les plaisirs du monde, et voyant comment s'écoulait la vie exemplaire de leurs parens, elles ne portaient que bien rarement leurs regards au-delà de l'enceinte de cette vieille maison patrimoniale qui, pour leur mère, était tout l'univers.

Les réunions occasionnées par les solennités de famille formaient tout l'avenir de leurs joies terrestres. Quand le grand salon situé au second

étage devait recevoir leur oncle le notaire et sa femme qui avait des diamans; un cousin chef de division au ministère de la guerre; les négocians les mieux famés de la rue des Bourdonnais; deux ou trois vieux banquiers, et quelques jeunes femmes de mœurs irréprochables; les apprêts nécessités par la manière dont l'argenterie, les porcelaines de Saxe, les cristaux, les bougies, étaient serrés, faisaient une diversion à la taciturnité de la vie ordinaire de ces trois femmes. Alors elles allaient et venaient, se donnaient autant de mouvement que des religieuses qui reçoivent un évêque; et quand le soir, fatiguées toutes trois d'avoir essuyé, frotté, déballé, et mis en place tous les ornemens de la fête, les deux jeunes filles aidaient leur mère à se coucher, madame Guillaume leur disait : — Nous n'avons rien fait aujourd'hui, mes enfans!...

Lorsque dans ces assemblées solennelles, madame Guillaume permettait de danser en confinant les parties de boston, de wisth et de trictrac, dans sa chambre à coucher, c'était de ces félicités qui ne pouvaient être surpassées que par le bonheur d'aller à deux ou trois

grands bals où monsieur Guillaume menait ses filles à l'époque du carnaval.

Enfin, une fois par an, l'honnête drapier donnait une fête pour laquelle rien n'était épargné. Telles riches et élégantes que fussent les personnes invitées, elles se gardaient bien d'y manquer, car les maisons les plus considérables de la place avaient recours à l'immense crédit, à la fortune ou à la vieille expérience de monsieur Guillaume.

Mais les deux filles de ce digne négociant ne profitaient pas autant qu'on pourrait le supposer des renseignemens que le monde offre à de jeunes âmes. Elles apportaient dans ces réunions, qui semblaient incrites sur le carnet d'échéance de la maison, des parures dont la mesquinerie les faisait rougir. Leur manière de danser n'avait rien de remarquable, et la surveillance maternelle ne leur permettait pas de soutenir la conversation autrement que par : oui et non, avec leurs cavaliers. Puis la loi de la vieille enseigne du Chat-qui-pelote leur ordonnait d'être rentrées à onze heures, moment où les bals et les fêtes commencent à s'animer.

Ainsi leurs plaisirs, en apparence assez con-

formes à la fortune de leur père, devenaient souvent insipides par des circonstances qui tenaient aux habitudes et aux principes de cette famille; mais quant à leur vie habituelle, une seule observation achèvera de la peindre: madame Guillaume exigeait que ses deux filles fussent habillées et descendues tous les jours à la même heure, et leurs occupations étaient soumises à une régularité monastique.

Cependant Augustine avait reçu du hasard une âme assez élevée pour sentir le vide de cette existence. Parfois ses yeux bleus se relevaient comme pour interroger les profondeurs de cet escalier sombre et de ces magasins humides; puis, après avoir sondé ce silence de cloître, elle semblait écouter de loin d'indistinctes révélations de cette vie passionnée qui met les sentimens à un plus haut prix que les choses. Alors son visage se colorait, ses mains inactives laissaient tomber la blanche mousseline sur le chêne poli du comptoir, et bientôt sa mère lui disait d'une voix qui restait toujours aigre même dans les tons les plus doux: — Augustine, à quoi pensez-vous donc, mon bijou?...

Peut-être Hippolyte Comte de Douglas et



le Comte de Comminges, deux romans trouvés par Augustine dans l'armoire d'une cuisinière que madame Guillaume avait récemment renvoyée, contribuèrent-ils à développer les idées de cette jeune fille. Elle les avait furtivement dévorés pendant une longue nuit de l'hiver précédent. Les expressions vagues de désir, la voix douce, la peau de jasmin et les yeux bleus d'Augustine, avaient donc allumé dans l'âme du pauvre orphelin un amour aussi violent que respectueux.

Par un caprice facile à comprendre, Augustine ne se sentait aucun goût pour M. Joseph Lebas, peut-être était-ce parce qu'elle ne savait pas en être aimée; mais, en revanche, les longues jambes, les cheveux châtain, les grosses mains et l'encolure vigoureuse du premier commis avaient trouvé une secrète admiratrice dans mademoiselle Virginie qui, malgré cinquante mille écus de dot, n'était demandée en mariage par personne.

Rien n'était plus naturel que ces deux passions inverses nées au sein du silence de ces comptoirs obscurs comme des violettes dans la profondeur d'un bois. La muette et constante

contemplation, qui réunissait les yeux de ces jeunes gens par un besoin violent de distraction au milieu de travaux obstinés et d'une paix religieuse, devait tôt ou tard exciter des sentimens d'amour. L'habitude de voir une figure fait qu'on y découvre insensiblement les qualités de l'âme et qu'on finit par en oublier les défauts.

— Au train dont cet homme-là y va, nos filles ne tarderont pas à se mettre à genoux devant un prétendu ! se dit M. Guillaume en lisant, un matin, le premier décret par lequel Napoléon anticipa sur les classes de conscrits. Alors le vieux marchand, désespéré de voir sa fille aînée se faner, et se souvenant d'avoir épousé mademoiselle Chevrel à peu près dans la situation où se trouvaient Joseph Lebas et Virginie, calcula que, tout en mariant sa fille, il acquitterait une dette sacrée en rendant à un orphelin le bienfait qu'il avait reçu jadis.

M. Joseph avait trente-trois ans. Il pensa qu'il y avait déjà quinze ans de différence entre l'âge d'Augustine et le sien, et, trop perspicace pour ne pas deviner les desseins de M. Guillaume, il en connaissait assez les principes

inexorables pour savoir que jamais la cadette ne se marierait avant l'aînée. Alors le pauvre commis ayant un cœur aussi excellent que ses jambes étaient longues et son buste épais, souffrait en silence.

Tel était l'état des choses dans cette petite république, qui au milieu de la rue Saint-Denis ressemblait assez à une succursale de la Trappe. Mais pour rendre un compte exact des événemens extérieurs comme des sentimens, il est nécessaire de remonter à quelques mois avant la scène par laquelle commence cette histoire.

Or, à la nuit tombante, un jeune homme passant devant l'obscur boutique du Chat-qui-pelote, y était resté un moment en contemplation à l'aspect d'une scène qui aurait arrêté tous les peintres du monde. Le magasin, n'étant pas encore éclairé, formait un plan entièrement noir, au fond duquel se voyait la salle à manger du marchand. Sur la table ronde une lampe astrale répandait ce jour doux qui donne tant de grâce aux tableaux de l'école hollandaise. Le linge éblouissant de blancheur, l'argenterie, les cristaux, formaient

de brillans accessoires qui s'embellissaient encore par de puissantes oppositions d'ombre et de lumière. La figure du père de famille et celle de sa femme, les visages des commis et l'image céleste de la jeune Augustine, à deux pas de laquelle se voyait une grosse fille joufflue, composaient un groupe si curieux, ces têtes étaient si originales, chaque caractère avait une expression si franche et si forte, on devinait si bien la paix, le silence et la modeste vie de cette famille, que, pour un artiste accoutumé à exprimer la nature et à la sentir, il y avait quelque chose de désespérant à vouloir rendre un jour cette scène fortuite.

Le passant était un jeune peintre qui, sept ans auparavant, avait remporté le grand prix. Il revenait de Rome. Son âme nourrie de poésie, ses yeux rassasiés de Raphaël et de Michel-Ange avaient soif de la nature et de la vérité après une longue habitation du pays pompeux où tout est grand; du moins tel était son sentiment personnel. Abandonné à toute la fougue des passions italiennes, son cœur demandait une de ces vierges modestes et recueillies que, malheureusement pour lui, il

n'avait su trouver qu'en peinture à Rome.

De l'enthousiasme, imprimé à son âme exaltée par le tableau naturel qu'il contemplait, il passa à une profonde admiration pour la figure principale. Augustine ne mangeait pas; elle paraissait pensive; et, par une disposition de la lampe dont la lumière tombait entièrement sur son visage, elle semblait se mouvoir dans un cercle de feu qui détachait plus vivement les contours de sa tête et l'illuminait d'une manière presque surnaturelle. L'artiste vit en elle un ange exilé. Une sensation presque inconnue, un amour frais et délicieux inonda son cœur. Après être resté un moment comme écrasé sous le poids de ses idées, il s'arracha à son bonheur, rentra chez lui, ne mangea pas, ne dormit pas; et, le lendemain, il entra dans son atelier, pour n'en sortir qu'après avoir déposé sur la toile la magie de cette scène dont le souvenir l'avait en quelque sorte fanatisé.

Mais sa félicité ne fut pas complète, tant qu'il ne posséda pas un portrait fidèle de son idole. Il passa plusieurs fois devant la maison du Chat-qui-pelote; il osa même y entrer une

ou deux fois sous le masque d'un déguisement, afin de voir de plus près la ravissante créature que madame Guillaume couvrait de son aile; et, pendant huit mois entiers, adonné à son amour et à ses pinceaux, il resta invisible pour ses amis les plus intimes, oubliant le monde, la poésie, le théâtre, la musique et tout ce qui lui était cher.

Un matin, Girodet, forçant toutes ces consignes que les artistes connaissent et savent éluder, parvint à lui et le réveilla par cette interrogation : — Que mettras-tu au Salon ?

L'artiste saisit la main de son ami, l'entraîne à son atelier, découvre un petit tableau de chevalet et un portrait. Après une lente et avide contemplation des deux chefs-d'œuvre, Girodet saute au cou de son camarade et l'embrasse, car il ne trouva point de paroles pour l'éloge. Ce qu'il éprouva ne pouvait se rendre que comme il le sentit, d'âme à âme.

— Tu es amoureux ? dit Girodet.

Ils savaient l'un et l'autre que les plus beaux portraits de Titien, de Raphaël et de Léonard de Vinci, n'étaient dûs qu'au sentiment de l'amour; et alors le jeune artiste inclina la tête.

— Es-tu heureux de pouvoir être amoureux ici, en revenant d'Italie; mais je ne te conseille pas de mettre cela au Salon, ajouta le grand peintre; vois-tu, ces deux tableaux-là ne seraient pas sentis. Ces couleurs vraies, ce travail prodigieux, ne peuvent pas être appréciés. Le public n'est plus accoutumé à tant de profondeur. Les tableaux que nous peignons, mon bon ami, ne sont que des écrans, des paravens. Tiens, faisons plutôt des vers, et traduisons *Amicrón*? Je t'assure qu'il y a plus de gloire à attendre de cela.

Malgré cet avis charitable les deux tableaux furent exposés.

La scène d'intérieur fit une révolution dans la peinture. Elle donna naissance à ces tableaux de genre dont il s'importe une si grande quantité à toutes nos expositions, qu'on pourrait croire qu'ils s'obtiennent par des procédés purement mécaniques. Quant au portrait, il y a peu d'artistes qui ne gardent le souvenir de cette toile vivante, à laquelle tout un public, toujours juste en masse, laissa la couronne que Girodet y plaça lui-même. Les deux tableaux furent entourés d'une foule im-

mense : on s'y tua, comme disent les dames. Des spéculateurs, de grands seigneurs couvrirent ces deux toiles de doubles napoléons; mais l'artiste refusa obstinément de les vendre; il refusa même d'en faire des copies. On lui offrit une somme énorme pour les laisser graver : les marchands ne furent pas plus heureux que les gens de cour.

Cette aventure fit du bruit dans le monde; mais elle n'était pas de nature à parvenir au fond de la petite Thébàide de la rue Saint-Denis. Cependant la femme du notaire, venant faire une visite à madame Guillaume, parla à Augustine, qu'elle aimait beaucoup, de l'exposition, lui en expliqua l'origine et le but. Le babil de madame Vernier inspira à Augustine le désir de voir les tableaux et la hardiesse de demander secrètement à sa tante d'aller au Louvre avec elle. La tante réussit assez bien dans la négociation qu'elle entama auprès de madame Guillaume; car elle obtint d'arracher sa nièce, pendant environ deux heures, à ses tristes travaux.

La jeune fille pénétra, à travers la foule, jusqu'au tableau couronné. Un frisson la fit



trembler comme une feuille de bouleau, quand elle se reconnut. Elle eut peur et regarda autour d'elle pour rejoindre sa tante, dont un flot de monde l'avait séparée. Alors, ses yeux effrayés rencontrèrent la figure enflammée du jeune peintre. Elle se rappela tout à coup la physiologie d'un promeneur que, curieuse, elle avait souvent remarqué, en croyant que c'était un nouveau voisin.

— Vous voyez ce que l'amour m'a fait faire!... dit l'artiste à l'oreille de la timide créature, qui resta toute épouvantée de ces paroles.

Elle trouva un courage surnaturel pour fendre la presse, et pour rejoindre sa tante encore occupée à percer la masse de monde qui l'empêchait d'arriver jusqu'au tableau.

— Vous seriez étouffée!... s'écria Augustine. Partons, ma tante.

Mais il y a, au Salon, certains momens pendant lesquels deux femmes ne sont pas toujours libres de diriger leurs pas dans les galeries du Louvre. Mademoiselle Guillaume et sa tante furent placées à quelques pas du second tableau, par suite des mouvemens irréguliers que la foule leur imprima. Cette fois, madame

Vernier et Augustine eurent la facilité d'approcher ensemble de la toile illustrée par la mode d'accord cette fois avec le talent. La tante fit une exclamation de surprise perdue dans le brouhaha et les bourdonnemens de la foule; mais Augustine pleura involontairement à l'aspect de cette merveilleuse scène. Puis, par un sentiment presque inexplicable, elle mit un doigt sur ses lèvres, en apercevant à deux pas d'elle la figure extatique du jeune artiste.

Il répondit par un signe de tête et désigna du doigt madame Vernier, comme un trouble fête, pour montrer à la jeune fille qu'elle était comprise. Cette pantomime jeta comme un brasier dans le corps de la pauvre fille. Elle se crut en quelque sorte criminelle; car elle se figura qu'il venait de se conclure un pacte entre elle et l'inconnu.

Une chaleur étouffante, le continuel aspect des plus brillantes toilettes, et l'étourdissement que devait produire sur Augustine la variété de couleurs vives, la multitude des figures vivantes et peintes, la profusion des cadres d'or, lui firent éprouver une espèce d'enivrement qui redoubla ses craintes. Elle se

serait peut-être évanouie, si malgré ce chaos de sensations il ne s'était élevé au fond de son cœur une jouissance inconnue et que la rapidité de son invasion rendait presque cruelle.

Alors, elle se crut sous l'empire de ce démon dont la voix tonnante des prédicateurs lui avait annoncé de si terribles effets. Ce moment fut pour elle comme un moment de folie.

Elle se vit accompagnée jusqu'à la voiture de sa tante par ce jeune homme resplendissant de bonheur et d'amour. Alors Augustine en proie à une irritation toute nouvelle, à une ivresse qui la livrait en quelque sorte à la nature, écouta la voix éloquente de son cœur. Elle regarda plusieurs fois le jeune peintre en laissant paraître le trouble dont elle était saisie. Jamais l'incarnat de ses joues n'avait été plus brillant, et n'avait formé de plus vigoureux contraste avec la blancheur de sa peau. C'était la beauté dans toute sa fleur, la pudeur dans toute sa gloire. Elle pensa avec une sorte de joie, mêlée de terreur, que sa présence causait la félicité de celui dont le nom était sur toutes les lèvres, dont le talent donnait l'immortalité humaine à de

passagères images ! Elle en était aimée !.... Il lui était impossible d'en douter.

Quand elle ne vit plus l'artiste, elle entendit encore retentir dans son cœur ces paroles simples : — « vous voyez ce que l'amour m'a fait faire. » Alors les palpitations profondes de son cœur lui semblèrent une douleur, car elle sentait son sang plus riche aller réveiller la vie dans toutes les régions de son faible corps.

Elle alléguait un grand mal de tête pour éviter de répondre aux questions de sa tante relativement aux tableaux ; mais au retour, madame Vernier ne put s'empêcher de parler à madame Guillaume de la célébrité obtenue par le Chat-qui-pelote, et Augustine trembla de tous ses membres en entendant dire à sa mère qu'elle irait au salon pour y voir sa maison. La jeune fille insista de nouveau sur sa souffrance pour avoir la permission d'aller se coucher.

— Voilà ce qu'on gagne à tous ces spectacles !.... s'écria M. Guillaume. Des maux de tête !.... C'est donc bien amusant de voir en peinture ce qu'on rencontre tous les jours dans les rues. Ne me parlez pas de ces artis-

tes!... c'est comme vos auteurs, tous Meure-de-faim!... Que diable ont-ils besoin de prendre ma maison pour la vilipender dans leurs tableaux!...

— Cela pourra nous faire vendre quelques aunes de drap? dit Joseph Lebas.

Cette observation n'empêcha pas que les arts et la pensée ne fussent condamnés encore une fois au tribunal de ces hommes intéressés; et, comme on le pense, ces discours ne donnèrent pas grand espoir à Augustine.

Elle eut la nuit tout entière pour se livrer à la première méditation de l'amour. Les événemens de cette journée furent comme un songe qu'elle se plut à reproduire plus d'une fois. Seule, elle s'initia aux craintes, aux espérances, aux remords, à toutes ces ondulations de sentiment qui devaient bercer un cœur simple et timide comme le sien. Quel vide elle reconnut dans cette noire maison, et quel trésor elle trouva dans son âme! Être la femme d'un homme de talent, partager sa gloire! Quels ravages cette idée ne devait-elle pas faire au cœur d'une jeune fille élevée au sein de cette famille simple? Quelle espérance

ne devait-elle pas éveiller chez une jeune fille qui, nourrie jusqu'alors de principes vulgaires, avait désiré une vie élégante. C'était un rayon de soleil tombé dans une prison souterraine.

Augustine aima tout-à-coup. En elle tant de sentimens étaient flattés à la fois, qu'elle devait succomber ! Elle ne calcula rien. A dix-huit ans, l'amour ne jette-t-il pas son prisme entre le monde et les yeux d'une jeune fille ? Elle se crut capable de soutenir les rudes chocs qui résultent de l'alliance d'une femme aimante et simple avec un homme puissant d'imagination ; elle pensa être appelée à faire le bonheur de celui-ci, ou plutôt elle ne pensa à rien, n'apercevant aucunes disparates entre elle et lui ; car, pour elle, le présent était tout l'avenir.

Quand le lendemain son père et sa mère revinrent du Salon, leurs figures attristées annonçaient quelque désappointement. D'abord, les deux tableaux avaient été retirés par le peintre capricieux ; puis, madame Guillaume avait perdu son schall de dentelle noire. Apprendre que les tableaux venaient de disparaître après sa visite au Salon, fut pour Augustine la révélation d'une délicatesse de

sentiment que les femmes savent toujours apprécier instinctivement.

Le matin, où rentrant d'un bal, Henri de Sommervieux (c'était le nom que la renommée avait apporté à Augustine) fut aspergé par les commis du Chat-qui-pelote, pendant qu'il attendait l'apparition de sa naïve amie, laquelle ne le savait certes pas là, les deux amans se voyaient pour la quatrième fois seulement, depuis la scène du Salon.

Les obstacles que le régime de la maison Guillaume devait opposer au caractère fougueux de l'artiste, donnaient à sa passion pour Augustine une violence difficile à décrire. Comment aborder une jeune fille, assise dans un comptoir entre deux femmes telles que mademoiselle Virginie et madame Guillaume? Comment correspondre avec elle, quand sa mère ne la quitte pas des yeux?

Habile à se forger des malheurs, comme tous les amans, Henri se créait un rival dans l'un des commis, et mettait les autres dans les intérêts de celui-ci. S'il échappait à tant d'argus, il se voyait échouant sous les yeux sévères du vieux négociant ou de madame Guil-

laune. Partout des barrières, partout le désespoir. La violence même de sa passion empêchait le jeune peintre de trouver ces expédients ingénieux qui, chez les prisonniers et les amans, semblent le dernier effort de la raison humaine échauffée par un sauvage besoin de liberté ou par le feu plus actif de l'amour. Alors Henri de Sommervieux tournait dans le quartier avec l'activité d'un fou, comme si le mouvement pouvait lui suggérer des ruses.

Après s'être bien tourmenté l'imagination, il inventa de gagner à prix d'or la servante joufflue. Quelques lettres se succédèrent de loin en loin pendant la quinzaine qui suivit la malencontreuse matinée où M. Guillaume et Henri s'étaient si bien examinés. En ce moment les deux jeunes gens étaient convenus de se voir à une certaine heure du soir et le dimanche à Saint-Leu pendant la grand'messe. De plus, Augustine avait envoyé à son cher Henri la liste de tous les parens et de tous les amis de la famille chez lesquels le jeune peintre tâcha d'avoir accès, afin d'intéresser, s'il était possible, à ses joyeuses peines, une de ces âmes occupées d'argent, de commerce, et auquel-



les une passion véritable devait sembler la spéculation la plus monstrueuse et la plus inouïe du monde.

Au reste rien ne changea dans les habitudes du magasin de draps; et, si Augustine fut distraite, si elle monta à sa chambre, contre toute espèce d'obéissance aux lois de la charte domestique, pour y aller, grâce à un pot de fleurs, établir des signaux; si elle soupira, si elle pensa enfin, personne, pas même sa mère, ne s'en aperçut.

Cette circonstance causera sans doute quelque surprise à ceux qui auront réussi à comprendre l'esprit de cette maison où une pensée entachée de poésie qui, par hasard, animait un visage, devait produire un contraste avec toutes les expressions, les êtres et les choses. Ce fait était d'autant plus extraordinaire qu'Augustine ne pouvait se permettre ni un geste ni un regard qui ne fussent vus et analysés par madame Guillaume ou par Joseph Lebas. Cependant rien n'était plus naturel. Le vaisseau si tranquille qui naviguait la mer orageuse de la place de Paris sous le pavillon du Chat-qui-pe-lôte, était la proie d'une de ces tempêtes qu'on

pourrait nommer équinoxiales par suite de leur retour périodique.

Depuis quinze jours les quatre hommes de l'équipage, madame Guillaume et mademoiselle Virginie, étaient occupés à ce travail excessif désigné sous le nom d'*inventaire*. Alors on remuait tous les ballots et l'on vérifiait l'aunage des pièces pour s'assurer de la valeur exacte du coupon restant; on examinait soigneusement la carte appendue au paquet pour reconnaître en quel temps les draps avaient été achetés; l'on en fixait le prix actuel. M. Guillaume toujours debout, son aune à la main, la plume derrière l'oreille, ressemblait assez à un capitaine commandant la manœuvre. Sa voix aigüe, passant par un judas, pour interroger la profondeur des écoutilles du magasin d'en bas, faisait entendre ces locutions barbares du commerce qui ne s'exprime que par énigmes.

— Combien d'H-N-Z ?

— Enlevé.

— Que reste-t-il de Q-X ?

— Deux aunes.

— Quel prix ?

— Cinq-cinq-trois.

— Portez à trois A, tout, J-J; tout, M-P; et le reste de V-D-O. Mille autres phrases tout aussi intelligibles ronflaient à travers les comptoirs comme des vers de la poésie moderne que des fanatiques se seraient cités pour entretenir l'enthousiasme d'un grand homme.

Le soir, M. Guillaume, enfermé avec son commis et sa femme, soldait les comptes, portait à nouveau, écrivait aux retardataires et dressait des factures. Tous trois préparaient ce travail immense dont le résultat tenait sur un carré de papier tellière et prouvait à la maison Guillaume, qu'il existait tant en argent, tant en marchandises, tant en traites, billets, etc.; qu'elle ne devait pas un sou et qu'il lui était dû cent ou deux cent mille francs; que le capital avait augmenté; que les fermes, les maisons, les rentes allaient être ou arrondies ou réparées ou doublées; et qu'en conséquence, c'était un devoir de recommencer, avec plus d'ardeur que jamais, à ramasser de nouveaux écus, sans qu'il vint à la tête de ces courageuses fournis de se demander : — « A quoi bon ? »

C'était à la faveur de ce tumulte annuel

que l'heureuse Augustine échappait à l'investigation de ses argus.

Enfin un samedi soir, la clôture de l'inventaire eut lieu. Les chiffres du total actif offraient assez de zéros pour qu'en cette circonstance, M. Guillaume levât la consigne sévère qui régnait toute l'année au dessert. Le sournois drapier se frotta les mains et permit à ses commis de rester à table; mais à peine chacun des hommes achevait-il son petit verre d'une liqueur de ménage, que l'on entendit le roulement d'une voiture. La famille alla aux Variétés, tandis que les deux derniers commis reçurent chacun un écu de six francs avec la faculté d'aller où bon leur semblerait, pourvu qu'ils fussent rentrés à minuit.

Malgré cette débauche, le dimanche matin, le vieux marchand drapier, qui avait fait sa barbe dès six heures, endossa un habit marron de drap fin dont il examinait toujours le teint et la laine avec un certain contentement, il attachâ des boucles d'or aux jarretières d'une culotte de soie très-ample et aux oreilles de ses souliers; puis à sept heures, au moment où tout dormait encore dans la maison,

il se dirigea vers le petit cabinet pratique au bout de son magasin du premier étage. Le jour y venait d'une croisée armée de gros barreaux de fer, et donnant sur une petite cour carrée formée de murs si noirs qu'elle ressemblait assez à un puits.

Le vieux négociant ouvrit lui-même ces volets garnis de tôle qu'il connaissait si bien. Il releva une moitié du vitrage, en le faisant glisser dans sa coulisse. L'air glacé de la cour vint rafraîchir la chaude atmosphère de ce cabinet qui exhalait cette odeur particulière aux bureaux. Le marchand resta debout, et posa la main sur le bras crasseux d'un fauteuil de canne, doublé de maroquin, dont la couleur primitive était effacée. Il semblait hésiter à s'y asseoir. Il regarda d'un air attendri le bureau à double pupitre, où la place de sa femme se trouvait ménagée du côté opposé à la sienne, par une petite arcade pratiquée dans le mur. Il contempla les cartons numérotés, les ficelles, les ustensiles, le carreau, la caisse, objets dont l'origine était immémoriale!., et il crut se revoir devant l'ombre évoquée du sieur Chevrel. Il avança le même tabouret sur lequel il

s'était jadis assis en présence de son défunt patron. Ce tabouret, garni de cuir noir, et dont le crin s'échappait toujours par les coins sans se perdre, il le plaça d'une main tremblante au même endroit où son prédécesseur l'avait mis; puis, dans une agitation difficile à décrire, il tira la sonnette qui correspondait au chevet du lit de Joseph Lebas.

Quand ce coup décisif eut été frappé, le vieillard, pour qui ces souvenirs étaient sans doute trop lourds, prit trois ou quatre lettres de change qui lui avaient été présentées à escompter, et il les regardait sans les voir quand Joseph Lebas se montra tout à coup.

— Asseyez-vous là, lui dit M. Guillaume, en lui désignant le tabouret.

Or, jamais le vieux maître drapier n'avait fait asseoir son commis devant lui. Joseph Lebas en tressaillit.

— Que pensez-vous de ces traites ? demanda M. Guillaume.

— Elles ne seront pas payées.

— Comment ?

— Mais j'ai su qu'avant hier Leroux et C<sup>o</sup> ont fait tous leurs paiemens en or.

— Oh ! oh !... s'écria le drapier, il faut être bien malade pour laisser voir sa bile ! — Mais parlons d'autre chose. — Joseph, l'inventaire est fini ?

— Oui, Monsieur, et le dividende est un des plus beaux que vous ayez eus.

— Ne vous servez donc pas de ces nouveaux mots ! Dites le produit, Joseph. Savez-vous, mon garçon, que c'est un peu à vous que nous devons ces résultats... Aussi, je ne veux plus que vous ayez d'appointemens. Madame Guillaume m'a donné l'idée de vous offrir un intérêt... Hein, Joseph ! Cela ne ferait-il pas une belle raison sociale, que Guillaume, Lebas et C<sup>e</sup>, car on pourrait mettre et compagnie, pour arrondir la signature.

Les larmes vinrent aux yeux de Joseph Lebas qui fit tous ses efforts pour les cacher, en s'écriant :

— Ah ! monsieur Guillaume !... Comment ai-je pu mériter tant de bontés, je n'ai fait que mon devoir. Je suis pauvre, et c'était déjà tant que de....

Il brossait le parement de sa manche gauche avec la manche droite, et il n'osait re-

garder le vieillard qui souriait, en pensant que ce modeste jeune homme avait sans doute besoin, comme lui autrefois, d'être encouragé pour rendre l'explication plus complète.

— Cependant, reprit le père de Virginie, vous ne méritez pas beaucoup cette faveur, Joseph! car vous ne mettez pas en moi autant de confiance que j'en mets en vous?...

Le commis releva brusquement la tête.

— Vous avez les secrets de la caisse; depuis deux ans je vous ai dit presque toutes mes affaires; je vous ai fait voyager en fabrique; enfin, pour vous, je n'ai rien sur le cœur!... mais vous?... vous avez une inclination et vous ne m'en avez pas touché un seul mot!...

Joseph Lebas rougit.

— Ah, ah! s'écria monsieur Guillaume, vous pensiez donc tromper un vieux renard comme moi!... Moi! à qui vous avez vu deviner la faillite Lecoq et m'en tirer!...

— Comment, monsieur? répondit Joseph Lebas en examinant son patron avec autant d'attention que son patron l'examinait; comment, vous sauriez qui j'aime?...



— Je sais tout, vaurien !... lui dit le respectable et rusé marchand en lui prenant le bout de l'oreille. Et je te pardonne, — car j'ai fait de même !

— Et vous me l'accorderiez ?...

— Oui, et avec cinquante mille écus !... Je t'en laisserai autant, et nous marcherons sur de nouveaux frais avec une nouvelle raison sociale ! Nous brasserons encore des affaires, garçon !... s'écria le vieux marchand en s'exaltant, se levant et agitant ses bras ; car vois-tu, mon gendre, il n'y a que le commerce !... Ce sont les imbécilles qui se demandent quels plaisirs on y trouve.

Oh ! être à la piste des affaires ; — savoir comment va la place ; — attendre avec anxiété, comme au jeu, si les Etienne et compagnie font faillite ; — voir passer un régiment de la garde impériale quand on l'a habillé ; — donner un croc en jambe au voisin, loyalement s'entend ! — faire fabriquer à meilleur marché ; — suivre une affaire qu'on ébauche, qui commence, qui grandit, qui chancelle, qui réussit ; connaître comme un ministre de la police tous les ressorts des maisons de com-

merce pour ne pas faire fausse route ; les juger, se tenir debout devant les naufrages ; avoir des amis par correspondance dans toutes les villes manufacturières !... Ouf !... Ah, c'est un jeu perpétuel, Joseph ! C'est vivre ça ! Je mourrai dans ce tracas-là, comme le vieux Chevrel, n'en prenant plus qu'à mon aise...

Dans la chaleur de la plus forte improvisation que le père Guillaume eût jamais faite, il n'avait presque pas regardé son commis qui pleurait à chaudes larmes.

— Eh bien, Joseph, pauvre garçon ? qu'as-tu donc !...

— Ah, je l'aime tant, tant, monsieur Guillaume, que je crois... que le cœur me manque...

— Eh bien ! garçon, dit le marchand attendri, tu es plus heureux que tu ne crois, sarpe-jeu, car elle t'aime !... Je le sais... moi ! Et il cligna ses deux petits yeux verts en regardant de côté son commis.

Joseph Lebas cria, dans son enthousiasme :  
— Mademoiselle Augustine, mademoiselle Augustine !...

Et il allait s'élançer hors du cabinet, quand

il se sentit arrêté par un bras de fer. C'était son patron stupéfait qui le ramenait vigoureusement devant lui.

— Qu'est-ce que fait donc Augustine dans cette affaire-là?... demanda monsieur Guillaume dont la voix glaça sur-le-champ le pauvre Joseph Lebas.

— N'est-ce pas elle... que... j'aime... balbutia le commis.

M. Guillaume, déconcerté de son défaut de perspicacité, se rassit et mit sa tête pointue dans ses deux mains pour réfléchir à la bizarre position dans laquelle il se trouvait.

Joseph Lebas honteux et au désespoir resta debout.

— Joseph !... reprit tout-à-coup le négociant avec une dignité froide, c'était de Virginie dont je vous parlais. L'amour ne se commande pas, je le sais. Je connais votre discrétion; nous oublierons cela; car je ne marierai jamais Augustine avant Virginie. Votre intérêt sera de dix pour cent.

Le commis auquel l'amour donna je ne sais quel degré de courage et d'éloquence, joignit les mains, prit la parole, parla pendant un

quart d'heure à M. Guillaume avec tant de chaleur, de sensibilité, que la situation changea. S'il s'était agi d'une affaire commerciale, le vieux négociant aurait eu des règles fixes pour prendre une résolution; mais jeté à mille lieues du commerce, sur la mer des sentimens, sans boussole, il flotta irrésolu devant un événement aussi original, se disait-il; et alors, entraîné par sa bonté naturelle, il battit un peu la campagne

— Que diable, Joseph, tu n'es pas sans savoir que j'ai eu mes deux enfans à dix ans de distance! Mademoiselle Chevrel n'était pas belle, elle n'a cependant pas à se plaindre de moi. Que veux-tu, cela s'arrangera peut-être, nous verrons. Il y a toujours moyen de se tirer d'affaire. Nous autres hommes nous ne sommes pas toujours comme des Céladons pour nos femmes... tu m'entends? Madame Guillaume est dévote, et... Allons, sarpejeu, mon enfant... donne ce matin le bras à Augustine pour aller à la messe!...

Telles furent les phrases jetées à l'aventure par M. Guillaume. La conclusion qui les terminait ravit l'amoureux commis: il songeait

déjà à l'un de ses amis pour mademoiselle Virginie, quand il sortit du cabinet enfumé, en serrant la main de son futur beau-père, après lui avoir dit, d'un petit air entendu, que tout s'arrangerait au mieux.

—Que va penser madame Guillaume!... fut l'idée qui tourmenta prodigieusement le brave négociant quand il se trouva seul.

Au déjeuner madame Guillaume et Virginie auxquelles le marchand drapier avait laissé provisoirement ignorer le désappointement du matin, regardèrent assez malicieusement Joseph Lebas, qui resta grandement embarrassé. La pudeur du commis lui concilia merveilleusement l'amitié de sa belle-mère. La matrone redevint si gaie qu'elle regarda M. Guillaume en souriant, et se permit quelques petites plaisanteries d'un usage immémorial dans ces familles innocentes : elle mit en question la taille de Virginie et de M. Joseph, pour leur demander de se mesurer. Ces niaiseries préparatoires eurent le pouvoir d'attirer quelques nuages sur le front du chef de famille. Il afficha même un tel amour pour le décorum qu'il ordonna à Augustine de prendre le bras du premier

commis, pour aller à Saint-Léu. Madame Guillaume, étonnée de cette pudeur masculine, honora son mari d'un signe de tête d'approbation. Le cortège, parti de la maison gothique, s'achemina donc dans un ordre qui ne pouvait suggérer aucune interprétation maligne aux voisins.

— Ne trouvez-vous pas, mademoiselle Augustine, disait le commis en tremblant, que la femme d'un négociant qui a un bon crédit, comme M. Guillaume, par exemple, pourrait s'amuser un peu plus que votre mère, porter des diamans, aller en voiture. Oh ! moi, d'abord, si je me mariais, je voudrais avoir toute la peine, et voir ma femme heureuse. Je ne la mettrais pas dans mon comptoir... parce que, voyez-vous, dans la draperie, les femmes n'y sont plus si nécessaires qu'autrefois. Monsieur Guillaume a eu raison d'agir comme il a fait, puisque c'était le goût de madame votre mère. Mais, qu'une femme sache donner un coup de main à la comptabilité, à la correspondance, au détail, aux commandes, à son ménage, afin de ne pas rester par trop oisive, c'est tout. Et, passé sept heures, quand la boutique serait fermée,

moi je m'amuserais.. j'irais au spectacle, dans le monde..... Vous ne m'écoutez pas.

— Si fait, monsieur Joseph, mais que dites-vous de la peinture?... C'est là un bel état.

— Oui, il y a des maîtres peintres en bâtiment qui ont des écus...

Ce fut en devisant ainsi que la famille atteignit l'église de Saint-Leu. Là, madame Guillaume retrouva ses droits. Elle fit mettre, pour la première fois, Augustine à côté d'elle; et Virginie, placée sur la troisième chaise, prit place à côté de monsieur Lebas. Pendant le prône, tout alla à merveille entre Augustine et Henri de Sommerieux, qui, debout derrière un pilier, priaït des yeux avec ferveur; mais au lever-Dieu, madame Guillaume s'aperçut, un peu tard, que sa fille Augustine tenait son livre de messe au rebours. Elle se disposait à la gourmander vigoureusement, quand, rabaissant son voile noir, elle interrompit sa lecture et se mit à regarder dans la direction qu'affectionnaient les yeux de sa fille. A l'aide de ses besicles, elle vit le jeune artiste, dont l'élégance mondaine annonçait plutôt quelque capitaine de cavalerie en congé, qu'un négociant du quartier. Il est difficile d'imagi-

ner l'état violent dans lequel se trouva une femme telle que madame Guillaume, qui se flattait d'avoir parfaitement élevé ses filles, en reconnaissant, dans le cœur d'Augustine, un amour clandestin dont sa prudence et son ignorance lui exagérèrent le danger. Elle crut sa fille gangrenée jusqu'au cœur.

— Tenez d'abord votre livre à l'endroit, mademoiselle ! dit-elle à voix basse, mais en tremblant de colère.

Elle arracha vivement le paroissien accusateur et le remit de manière à ce que les lettres fussent dans leur sens naturel ; puis elle ajouta :

— N'ayez pas le malheur de lever les yeux autre part que sur vos prières ; autrement, vous auriez affaire à moi. Après la messe votre père et moi nous aurons à vous parler.

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour la pauvre Augustine. Elle se sentit défaillir ; mais combattue entre la douleur qu'elle éprouvait et la crainte de faire une esclandre dans l'église, elle eut le courage de cacher ses angoisses. Cependant, il était facile de deviner l'état violent de son âme en voyant son pa-



roissien trembler et des larmes tomber sur chacune des pages qu'elle tournait.

L'artiste recueillit un regard enflammé des yeux secs de madame Guillaume, et comprit le mystère. Il sortit, la rage dans le cœur, décidé à tout oser.

— Allez dans votre chambre, mademoiselle! dit madame Guillaume à sa fille en rentrant au logis. Nous vous ferons appeler; et surtout, ne vous avisez pas de sortir.

La conférence que les deux époux eurent ensemble fut si secrète, qu'il serait difficile d'en donner le procès-verbal. Cependant, Virginie qui avait, par mille douces représentations, encouragé sa sœur, poussa la complaisance jusqu'à se glisser auprès de la porte de la chambre à coucher de sa mère, chez laquelle la discussion avait lieu, pour y écouter et recueillir quelques phrases. Au premier voyage qu'elle fit du troisième au second étage, elle entendit son père qui s'écriait :

— Madame, vous voulez donc tuer votre fille?..

— Ma pauvre enfant, dit Virginie à sa sœur éplorée, papa prend ta défense!

— Et que veulent-ils faire à Henri?... demanda l'innocente créature.

Alors la curieuse Virginie redescendit, mais cette fois elle resta plus long-temps, car elle apprit que M. Lebas aimait Augustine.

Il était écrit que, dans cette mémorable journée, une maison ordinairement si calme serait un enfer. M. Guillaume désespéra Joseph Lebas en lui confiant qu'Augustine aimait un étranger. Lebas, qui avait déjà averti son ami de demander mademoiselle Virginie, vit ses espérances renversées. Mademoiselle Virginie, accablée de savoir que M. Joseph l'avait en quelque sorte refusée, fut prise d'une migraine. Enfin, la zizanie, semée entre les deux époux par l'explication que monsieur et madame Guillaume avaient eue ensemble, et où, pour la troisième fois de leur vie, ils se trouvaient d'opinions différentes, se manifesta d'une manière terrible.

Enfin à quatre heures après midi, Augustine, pâle, tremblante et les yeux rouges, comparut devant son père et sa mère. La pauvre petite raconta naïvement la trop courte histoire de ses amours. Rassurée par l'allocution de son père qui lui avait promis de l'écouter en si-

lence, elle prit un certain courage en prononçant devant ses parens, le nom de Henri de Sommervieux dont elle fit malicieusement sonner la particule aristocratique. Alors, en se livrant au charme inconnu de parler de ses sentimens, elle trouva assez de hardiesse pour déclarer avec une innocente fermeté, qu'elle aimait M. Henri de Sommervieux, qu'elle le lui avait écrit; et, les larmes aux yeux, elle ajouta, que ce serait faire son malheur que de la sacrifier à un autre.

— Mais, Augustine, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un peintre!... s'écria sa mère avec horreur.

— Madame Guillaume!... dit le vieux père en la regardant; et il imposa silence à sa femme.

— Augustine, dit-il, les artistes sont en général des Meure-de-faim. Ils sont dépensiers et presque toujours de mauvais sujets. J'ai fourni feu monsieur Joseph Vernet, feu monsieur Lekain et feu monsieur Noverre. Ah! si tu savais combien ce monsieur Noverre, monsieur le chevalier de Saint-George, et surtout monsieur Philidor, ont joué de tours à ce pauvre mon-

sieur Chevrel... Ce sont de drôles de corps, je sais bien!... Ça vous a un babil, des manières... Jamais ton monsieur Sumer.. Sommi...

— De Sommervieux, mon père!

— Eh bien, de Sommervieux, soit! Jamais il n'aura été aussi agréable avec toi que M. le chevalier de Saint-George l'a été avec moi, le jour où j'obtins une sentence des consuls contre lui... Aussi était-ce des gens de qualité d'autrefois...

— Mais, mon père, M. Henri est noble... et il m'a écrit qu'il était riche... Son père s'appelait le comte de Sommervieux, avant la révolution.

A ces paroles, M. Guillaume regarda sa terrible moitié, qui, en femme contrariée, frappait le plancher du bout du pied et gardait un morne silence. Évitant même de jeter ses yeux courroucés sur Augustine, elle semblait laisser à M. Guillaume toute la responsabilité d'une affaire aussi grave, puisque ses avis n'étaient pas écoutés. Cependant, malgré son flegme apparent, quand elle vit son mari prendre aussi doucement son parti sur une catastrophe qui n'avait rien de commercial, elle s'écria :

— En vérité, monsieur, vous êtes d'une faiblesse avec vos filles... mais...

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte interrompit tout-à-coup la mercuriale que le vieux négociant redoutait déjà.

En moins d'une minute, madame Vernier se trouva au milieu de la chambre; et, regardant les trois acteurs de cette scène domestique :

— Je sais tout!.. dit la tante, d'un air de protection. Madame Vernier avait un défaut, celui de croire que la femme d'un notaire de Paris pouvait jouer le rôle d'une petite-maitresse. — Je sais tout, répéta-t-elle, et je viens dans l'arche de Noé comme la colombe avec la branche d'olivier.

— J'ai lu cette allégorie dans le Génie du Christianisme, dit-elle en se retournant vers madame Guillaume; et la comparaison doit vous plaire, ma cousine.

— Savez-vous, ajouta-t-elle en souriant à Augustine, que ce M. de Sommervieux est un homme charmant. Il m'a donné ce matin mon portrait fait de main de maître. Cela vaut au moins six mille francs... A ces mots elle frappa

doucement sur les bras de M. Guillaume; et le vieux négociant ne put s'empêcher de faire avec ses lèvres une petite moue qui lui était particulière.

— Je connais beaucoup M. de Sommer-vieux, reprit la tante. Il y a une quinzaine de jours qu'il est venu à mes soirées et il en a fait le charme. Aussi, suis-je son avocat. Il m'a conté toutes ses peines : je sais de ce matin qu'il adore Augustine, et il l'aura. Ah! cousine, n'agitez pas ainsi la tête en signe de refus?... Savez-vous qu'on prétend qu'il sera nommé baron, qu'il vient d'être nommé chevalier de la légion d'honneur par l'Empereur lui-même, au Salon. M. Vernier est son notaire et connaît ses affaires. Eh bien! il possède, en bons biens au soleil, vingt-quatre mille livres de rente. Savez-vous que le beau-père d'un homme comme lui peut devenir quelque chose, maire de son arrondissement, par exemple! N'avez-vous pas vu M. Dupont être fait comte de l'Empire et sénateur parce qu'il était maire et qu'il avait été en poste complimenter l'Empereur sur son entrée à Vienne. Oh ce mariage-là se fera! Je l'adore;

moi ce bon jeune homme ! Sa conduite envers Augustine ne se voit que dans les romans. Va, ma petite, tu seras heureuse, et tout le monde voudrait être à ta place. J'ai chez moi, à mes soirées, madame la duchesse de Carigliano qui raffole de M. Henri de Sommervieux : il y a même de méchantes langues qui disent qu'elle ne vient chez moi que pour lui, comme si une duchesse d'hier était déplacée chez son notaire.

— Augustine, reprit la tante après une petite pause, j'ai vu le portrait !. Dieu, que c'est beau. Sais-tu que l'Empereur a voulu le voir, et qu'il a dit en riant, au Grand-Connétable, que s'il y avait beaucoup de femmes comme celle-là à sa cour pendant qu'il y venait tant de rois, il se faisait fort de maintenir toujours la paix en Europe.

Le reste est facile à deviner. Les orages par lesquels cette journée avait commencé devaient ressembler à ceux de la nature, et ramener, comme eux, le temps le plus calme et le plus serein. Madame Vernier déploya tant de séductions dans ses discours ; elle sut attaquer tant de cordes, à la fois, dans les cœurs

sers de monsieur et de madame Guillaume, qu'elle finit par en trouver une sensible dont elle tira parti.

A cette singulière époque, le commerce et la finance avaient plus que jamais la folle manie de s'allier aux grands seigneurs, et les généraux de l'empire profiterent assez bien de ces dispositions. M. Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable passion. Ses axiomes favoris étaient que pour trouver le bonheur, une femme devait épouser un homme de sa classe; que l'on était toujours tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut; que l'amour résistait si peu aux tracas du ménage, qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux; qu'il ne fallait pas qu'un époux en sût plus que l'autre, parce qu'on devait avant tout se comprendre; qu'un mari qui parlait grec et la femme latin, risquaient de mourir de faim. C'était là une espèce de proverbe qu'il avait inventé lui-même. Il comparait les mariages, ainsi faits, à ces anciennes étoffes de soie et de laine où la soie finissait toujours par couper la laine. Cependant, il y a tant de vanité



au fond du cœur de l'homme, que toute la prudence du pilote succomba sous l'agressive volubilité de madame Vernier. La sévère madame Guillaume fut même la première à trouver, dans l'inclination de sa fille, des motifs pour déroger à ces principes et pour consentir à recevoir au logis monsieur Henri de Sommervieux, qu'elle se promettait bien de soumettre à un rigoureux examen.

Le vieux négociant alla trouver Joseph Lebas. Il l'instruisit de l'état des choses. A six heures et demie, la salle à manger, illustrée par le peintre célèbre, réunit sous son toit de verre, madame et monsieur Vernier, le jeune peintre et sa chère Augustine, Joseph Lebas qui prenait son bonheur en patience, et mademoiselle Virginie dont la migraine avait cessé. Monsieur et madame Guillaume virent en perspective leurs enfans établis et les destinées du Chat-qui-pe-lote remises en des mains habiles. Leur contentement fut au comble, lorsqu'au dessert Henri de Sommervieux leur fit présent de l'étonnant tableau qu'ils n'avaient pas pu voir, et qui représentait l'intérieur de cette vieille

boutique, à laquelle était dû tant de bonheur.

— C'est-y gentil ! s'écria monsieur Guillaume. Dire qu'on voulait donner trente mille francs de cela !

— Mais c'est qu'on y voit mes barbes !... reprit madame Guillaume.

— Et ces étoffes dépliées !... ajouta monsieur Lebas ; on les prendrait avec la main.

— Les draperies font toujours très-bien, répondit le peintre. Nous serions trop heureux, nous autres artistes modernes, d'atteindre à la perfection de la draperie antique.

— Vous aimez donc la draperie ? s'écria monsieur Guillaume. Eh bien, sarpejeu, touchez-là, mon jeune ami. Puisque vous estimez le commerce, nous nous entendrons. Eh ! pourquoi le mépriserait-on ? Le monde a commencé par là, puisqu'Adam a vendu le paradis pour une pomme. Ça n'a pas été une fameuse spéculation, par exemple !...

Et le vieux négociant se mit à éclater d'un gros rire franc, excité par le Champagne qu'il avait fait circuler généreusement.

Le bandeau dont les yeux du jeune artiste

étaient couverts fut si épais qu'il trouva presque de l'amabilité à ses futurs parens. Il ne dédaigna même pas de les égayer par quelques charges de bon goût. Aussi plut-il généralement.

Le soir, quand le salon meublé de choses très-cossues, pour se servir de l'expression de M. Guillaume, se trouva désert; et pendant que madame Guillaume s'en allait de table en cheminée, de candelabre en flambeau, soufflant avec précipitation les bougies, le brave négociant, qui savait toujours voir clair aussitôt qu'il s'agissait d'affaires ou d'argent, attira sa fille Augustine auprès de lui; et, après l'avoir prise sur ses genoux, il lui tint ce discours :

— Ma chère enfant, tu épouseras ton M. de Sommervieux puisque tu le veux; permis à toi de risquer ton capital de bonheur. Mais je ne me laisse pas prendre à ces trente mille francs que l'on gagne à gâter de bonne toile. Je sais que l'argent qui vient si vite, s'en va de même. N'ai-je pas entendu dire ce soir, à ce jeune écervelé, que si l'argent était rond c'était pour rouler. Il ne sait donc pas que s'il est

roul pour les gens prodigués, les gens économes n'ignorent pas qu'il est plat pour s'ammasser. Or, mon enfant, ce beau garçon-là parle de te donner des voitures, des diamans?... Il a de l'argent, qu'il le dépense pour toi? *benne s'il!* Je n'ai rien à y voir. Mais quant à ce que je te donne, je ne veux pas que des écus si péniblement amassés s'en aillent en carrosses ou en colifichets. Qui dépense trop n'est jamais riche. Avec cinquante mille écus on n'achète pas encore tout Paris; et, tu as beau avoir à recueillir un jour quelques centaines de mille francs, je te les ferai attendre, sarpejeu, le plus long-temps possible. J'ai donc attiré ton prétendu dans un coin; et, vois-tu, un homme qui a mené la faillite Lecoq n'a pas eu grand-peine à faire consentir un artiste à se marier séparé de bien avec sa femme. J'aurai l'œil au contrat pour que les donations qu'il se propose de te constituer soient soigneusement hypothéquées. Allons, mon enfant, j'espère être grand-père, sarpejeu, et je veux m'occuper déjà de mes petits-enfants!... Jure-moi donc ici, là, de ne jamais rien faire, rien signer que par mon conseil; ou si j'allais trou-

ver trop tôt le père Chevrel, jure-moi de consulter le jeune Lebas, ton beau-frère. Promets-le moi.

— Oui, mon père, je vous le jure.

A ces mots prononcés d'une voix douce, le vieillard baisa sa fille sur les deux joues et tous les amans dormirent, ce soir là, presque aussi paisiblement que monsieur et madame Guillaume.

Quelques mois après ce mémorable dimanche, le maître-autel de Saint-Leu fut témoin de deux mariages bien différens.

Augustine et le jeune Henri de Sommerieux s'y présentèrent dans tout l'éclat du bonheur, entourés des prestiges de l'amour, parés de toilettes élégantes et attendus par un brillant équipage. Virginie, donnant le bras au modeste M. Lebas et venue dans un bon remise avec sa famille, suivait humblement, en de plus simples atours, sa jeune sœur, comme une ombre nécessaire aux harmonies de ce tableau.

Monsieur Guillaume s'était donné toutes les peines imaginables pour obtenir à l'église que Virginie fût mariée avant Augustine; mais il

eut la douleur de voir le haut et bas clergé s'adresser en toute circonstance à la plus élégante des mariées.

Il entendit quelques-uns de ses voisins approuver singulièrement le bon sens de mademoiselle Virginie qui faisait, disaient-ils, le mariage le plus solide et restait fidèle au quartier; tandis qu'ils lancèrent sur Augustine quelques brocards suggérés par l'envie : elle épousait un artiste, un noble. Ils ajoutèrent avec une sorte d'effroi, que si les Guillaume avaient de l'ambition la draperie était perdue. Un vieux marchand d'éventails ayant dit que ce manger-tout-là l'aurait bientôt mise sur la paille, le père Guillaume s'applaudit de la prudence des conventions matrimoniales qu'il avait rédigées.

Le soir, la famille se sépara après un bal somptueux, et un de ces soupers plantureux, dont la génération présente a tout-à-fait perdu le souvenir.

Monsieur et madame Guillaume restèrent dans leur hôtel de la rue du Colombier, où la noce avait eu lieu. Monsieur et madame Lebas retournèrent dans leur remise à la vieille maison de la rue Saint-Denis pour diriger la barque

du Chat-qui-pelote. L'artiste, ivre de bonheur, prenant entre ses bras sa chère Augustine, l'enleva vivement quand leur compé arriva rue des Trois-Frères, et la porta dans le plus élégant appartement de Paris.

La fougue de passion dont Henri était possédé, fit dévorer au jeune ménage près d'une année entière, sans que le moindre nuage vint altérer le délicieux azur du ciel sous lequel ils vivaient. Pour eux, l'existence n'eut rien de pesant, et leur mariage fut alors une source féconde de joie et de bonheur. L'âme puissante et pleine de poésie de Henri de Sommervieux répandait sur chaque journée une incroyable *fioriture* de plaisirs, un luxe d'expansion, de regards et de discours enivrans. Il savait varier l'opulence de ses emportemens par la molle langueur de ces momens de repos où les âmes sont lancées si haut dans l'extase qu'elles semblent y méconnaître toute union corporelle.

La timide et heureuse Augustine vivait dans les cieux. Incapable de réfléchir, elle ne croyait pas faire encore assez en se livrant tout entière à l'amour permis et saint du mariage.

Elle ne connaissait, simple et naïve, ni la coquette des refus, ni l'empire qu'une jeune demoiselle du grand monde se crée sur un mari par d'adroits caprices. Elle aimait trop pour calculer l'avenir. Elle n'imaginait pas qu'une vie aussi délicieuse pût cesser. Elle faisait alors tous les plaisirs de son mari, elle crut que cet inextinguible amour serait toujours pour elle la plus belle de toutes les parures, comme son dévouement et son obéissance seraient un éternel attrait. Enfin, la félicité de l'amour l'avait rendue si brillante, que sa beauté lui inspira de l'orgueil et lui donna la conscience de pouvoir toujours régner sur un homme aussi facile à enflammer que l'était Henri de Sommervieux.

Ainsi son état de femme ne lui apporta d'autres enseignemens que ceux de l'amour. Au sein de ce bonheur, elle resta la petite fille ignorante qui vivait obscurément rue Saint-Denis. Elle ne pensa point à prendre les manières, l'instruction, le ton du monde dans lequel elle devait vivre. Ses paroles étant des paroles d'amour, elle déployait bien une sorte de souplesse d'esprit et une certaine de-



licatesse d'expression, mais c'était le langage employé par toutes les femmes quand elles se trouvent plongées dans une passion qui semble être leur élément.

Si, par hasard, une idée discordante avec celles de Henri était exprimée par Augustine, le jeune artiste en riait, comme on rit des premières fautes de langue que fait un étranger, mais qui finissent par fatiguer, s'il ne se corrige pas.

Cependant, à l'expiration de cette année, dont le charme ne pouvait se comparer qu'à la rapidité avec laquelle elle s'écoula, Henri sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Sa femme était enceinte. Il revit ses amis. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit et élève un enfant, il travailla sans doute avec ardeur, mais aussi parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers était celle de la duchesse de Carigliano, qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste. Quand Augustine fut rétablie et que son fils ne réclama plus ces soins as-

sidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Henri en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour-propre que nous donne la société, quand nous y apparaissons avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration, et que nous la possédons.

Parcourir les salons, en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari; se voir jalosée par toutes les femmes, fut pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs; mais aussi ce fut le dernier reflet que devait jeter pour elle le bonheur conjugal. En effet, elle commença par offenser la vanité de son mari, quand malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étrouitesse de ses idées.

Le caractère de Henri de Sommervieux, dompté pendant près de deux ans et demi par les premiers emportemens de l'amour, reprit avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pente et ses habitudes un moment détournées de leur cours. La poésie, la peinture, et les exquisés jouissances de l'imagination possèdent, sur les esprits élevés, des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte

n'avaient pas été trompés chez Henri pendant ces deux années, seulement ils avaient trouvé une pâture nouvelle. Mais, quand les champs de l'amour furent parcourus; quand le poète eut, comme les enfans, cueilli des roses et des blurts avec une telle avidité qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses compositions les plus belles, il l'entendait s'écrier comme son père :

— C'est bien joli!...

L'admiration sans chaleur qu'elle témoignait à son mari ne provenait pas d'un sentiment consciencieux, c'était l'admiration sur parole de l'amour. Elle préférait un regard au plus beau tableau, et le seul sublime qu'elle connaît était celui du cœur. Enfin, Henri ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle : Augustine n'était pas sensible à la poésie. Elle n'habitait pas sa sphère. Elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs. Elle marchait terre à terre dans le monde réel. Les esprits ordinaires ne peuvent

pas apprécier les souffrances renaissantes de l'être, qui, uni à un autre par le sentiment le plus intime de tous, est obligé de refouler sans cesse les plus chères expansions de sa pensée et de faire rentrer dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, c'est un supplice d'autant plus vif que le sentiment, qu'il porte à son compagnon, ordonne, par sa première loi, de vivre de cœur à cœur, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre et de confondre avant tout les âmes et la pensée. Or, on ne trompe pas impunément les volontés de la nature : elle est inexorable comme la nécessité.

Henri se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme et développer, en elle, les germes engourdis que quelques esprits supérieurs, croyant préexistans dans toutes les intelligences. Mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Elle entendit, au premier dîner que donna son mari, un jeune peintre dire avec cette enfantine légèreté qu'elle ne sut pas reconnaître et

qui absout une plaisanterie de toute irréligion :

— Mais, Madame, votre paradis n'est pas plus beau que la Transfiguration de Raphaël. Eh bien!... je me suis lassé de la regarder.

Augustine apporta donc dans cette société brillante un esprit de défiance qui n'échappait à personne. Elle gêna. Les artistes gênés sont impitoyables : ils fuient ou se moquent. Madame Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrer la dignité qui lui semblait l'appanage d'une femme mariée, et Augustine ne put se défendre d'une légère imitation de la prudence maternelle. Cette exagération de pudeur, que n'évitent pas toujours les femmes vertueuses, suggéra quelques épigrammes à coups de crayon, dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que M. de Sommervieux pût s'en fâcher : elles eussent été même plus cruelles, que ce n'était après tout que des représailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien n'était léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle d'Henri des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en crois-

sant. Pour arriver au bonheur conjugal il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant : l'amour du peintre la déclinait.

Henri, jugeant sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières, envers elle, se croyait fort innocent; de même qu'Augustine, n'ayant rien à se reprocher, se renferma dans une douleur morne et silencieuse.

Ces sentimens secrets mirent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en le voyant réserver pour le monde tous les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Elle interpréta à sa manière les discours spirituels qui se tiennent dans le monde sur l'inconstance des hommes. Elle ne se plaignait pas; mais son attitude équivalait à des reproches. Bientôt cette femme jeune et jolie qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse

enviée de tant de gens insoncians et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à des violens chagrins. Ses couleurs pâlirent. Elle réfléchit, elle compara, et le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs, espérant que cette conduite généreuse lui recouvrerait tôt ou tard l'amour de son mari; mais il n'en fut pas ainsi.

Quand M. de Sommervieux fatigué de travail sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si vite son ouvrage que le peintre ne pût s'apercevoir que sa femme raccommo- dait avec toute la minutie d'une bonne ménagère, le linge de la maison et le sien. Elle fournissait, avec générosité et sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Henri, elle se montrait économe soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique, toutes idées incompatibles avec le laisser-aller des artistes, qui, sur la fin de leurs carrières, ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent jamais la raison de leur ruine.

Mais il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte brillante de leur Lune de Miel atteignit à une profonde obscurité. Un soir, la jeune, belle et triste Augustine, qui, depuis long-temps entendait son mari parler avec enthousiasme de madame la duchesse de Carigliano, reçut d'une amie quelques avis charitables sur la nature de l'attachement de son mari pour cette célèbre coquette qui donnait le ton à la cour et aux modes.

A vingt-un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-deux ans. En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes désertes pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait et à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et la pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courtisée par les hommes les plus séduisants; mais elle resta solitaire et vertueuse.

Quelques paroles de dédain, échappées à



son mari, lui donnèrent un incroyable désespoir. Une lueur fatale lui fit entrevoir les défauts de contact, qui, par suite des mesquineries de son éducation, empêchaient l'union complète de son âme avec celle d'Henri. Elle eut assez d'amour pour l'absoudre et pour se condamner. Elle pleura des larmes de sang, et reconnut trop tard, qu'il est des mésalliances d'esprit, comme des mésalliances de mœurs et de rangs. En songeant aux délices printanières de son union, elle comprit toute l'étendue du bonheur passé, et convint en elle-même qu'une si riche moisson d'amour était une vie toute entière qui ne pouvait se payer que par du malheur. Cependant elle aimait trop sincèrement pour perdre toute espérance : aussi osa-t-elle entreprendre à vingt-un ans de s'instruire et de rendre son imagination au moins digne de celle qu'elle admirait.

— Si je ne suis pas poète, se disait-elle, au moins je comprendrai la poésie.

Et déployant alors cette force de volonté, cette énergie que les femmes possèdent toutes quand elles aiment, madame de Sommervieux tenta de changer son caractère,

ses mœurs et ses habitudes. Mais en dévorant des volumes, en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir moins ignorante. La légèreté de l'esprit et les grâces de la conversation sont un don de nature ou le fruit d'une éducation commencée au berceau. Elle pouvait apprécier la musique, en jouir; mais non chanter avec goût. Elle comprit la littérature et les beautés de la poésie; mais il était trop tard pour en orner sa rebelle mémoire. Elle entendait avec plaisir les entretiens du monde; mais elle n'y fournissait rien de brillant. Ses idées religieuses et ses préjugés d'enfance se montrèrent à chaque pas, et s'opposèrent à l'exaltation de ses idées. Enfin il s'était glissé, contre elle, dans l'âme d'Henri, une prévention qu'elle ne put vaincre. L'artiste se moquait de ceux qui lui vantaient sa femme, et ses plaisanteries étaient assez fondées. Il imposait tellement à cette jeune et touchante créature, qu'en sa présence et en tête à tête, elle tremblait. Embarrassée par son trop grand désir de plaire, elle sentait son esprit et ses connaissances s'évanouir dans un seul sentiment.

La fidélité d'Augustine déplut même à ce mari infidèle, qui semblait l'engager à commettre des fautes en l'accusant d'insensibilité. Augustine s'efforça en vain d'abdiquer sa raison, de se plier aux caprices, aux fantaisies de son mari, et de se vouer à l'égoïsme de sa vanité, elle ne recueillit point le fruit de ces sacrifices. Peut-être avaient-ils tous deux laissé passer le moment où les âmes peuvent se comprendre. Un jour le cœur trop sensible de la jeune épouse reçut un de ces coups qui font si fortement plier les liens du sentiment, qu'on peut les croire rompus. Elle s'isola. Mais bientôt une fatale pensée lui suggéra d'aller chercher des consolations et des conseils au sein de sa famille.

Un matin donc, elle se dirigea vers la grotesque façade de l'humble et silencieuse maison où s'était écoulée son enfance. Elle soupira en revoyant cette croisée d'où, un jour, elle avait envoyé un premier baiser à celui qui répandait aujourd'hui sur sa vie autant de gloire que de malheur. Rien n'était changé dans l'autre où se rajeunissait cependant l'esprit du commerce de la draperie. La sœur d'Augus-

tine occupait au comptoir antique la place de sa mère. La jeune affligée rencontra son beau-frère, la plume derrière l'oreille. Elle en fut à peine écoutée, tant il avait l'air affairé, attendu que les redoutables signaux d'un inventaire général se faisaient autour de lui : aussi la quitta-t-il en la priant d'excuser.

Elle fut reçue assez froidement par sa sœur qui lui manifesta un peu de rancune. En effet, ce n'était guère qu'en passant, qu'Augustine, brillante et descendant d'un joli équipage, était venue voir sa sœur. La femme du prudent Lebas s'imaginait déjà que l'argent était la cause première de cette visite matinale, et elle essaya de se maintenir sur un ton de réserve qui, plus d'une fois, fit sourire Augustine. Cette dernière vit que, sauf les barbes au bonnet, sa mère avait trouvé, dans Virginie, un successeur qui conserverait l'antique honneur du Chat-qui-pelote.

Au déjeuner, Augustine s'aperçut de certains changemens dans le régime de la maison, lesquels faisaient honneur au bon sens de Joseph Lebas. Les commis ne se levèrent pas au dessert, et on leur laissait la faculté de parler.

L'abondance de la table annonçait une aisance sans luxe. La jeune élégante aperçut les coupons d'une loge aux Français et à l'Opéra-Comique, où elle se souvint d'avoir vu sa sœur de loin en loin. Madame Lebas avait sur les épaules un cachemire dont la magnificence attestait la générosité avec laquelle son mari s'occupait d'elle. Enfin les deux époux marchaient avec leur siècle. Augustine fut bientôt pénétrée d'attendrissement, en se trouvant témoin, pendant les deux tiers de cette journée, du bonheur égal, sans exaltation il est vrai, mais aussi sans orages, de ce couple convenablement assorti. Ils avaient accepté la vie comme une entreprise commerciale où il s'agit de faire, avant tout, honneur à ses affaires. La femme, n'ayant pas rencontré dans son mari un amour excessif, s'était appliquée à le faire naître; et quand Joseph Lebas se trouva insensiblement amené à estimer, à chérir sa femme, le temps que le bonheur mit à éclore, fut, pour eux, un gage de sa durée. Aussi, lorsque la plaintive Augustine, racontant ses douleurs, exposa la situation dans laquelle elle se trouvait, elle eut à essuyer

le déluge de lieux communs que la morale de la rue Saint-Denis fournissait à sa sœur.

— Le mal est fait, ma femme, dit Joseph Lebas, et il faut chercher à donner de bons conseils à notre sœur.

A ces mots, l'habile négociant analysa un peu lourdement toutes les ressources de la situation; numérotait, pour ainsi dire, toutes les considérations; les rangea par leur force dans des espèces de catégories, comme s'il se fût agi de marchandises de diverses qualités; puis, il les mit en balance, les pesa, et conclut en développant la nécessité où était sa belle-sœur de prendre un parti qui ne satisfit point l'amoureuse Augustine.

Le sentiment profond qu'elle portait à son mari se réveilla quand elle entendit Joseph Lebas parler d'un moyen violent. Elle remercia ses deux amis, et revint chez elle encore plus indécise qu'elle ne l'était avant de les avoir consultés.

Alors elle hasarda de se rendre à l'antique hôtel de la rue du Colombier, dans le dessein de confier ses malheurs à son père et à sa mère. La pauvre petite femme ressemblait à

ces malades qui, arrivés à un état désespéré, essayent de toutes les recettes et se confient même aux remèdes de bonne femme. Les deux vieillards la reçurent avec une effusion de sentiment dont elle fut attendrie. Il est vrai de dire aussi que cette visite apportait une distraction; et, pour eux, une distraction était un trésor. En effet, depuis quatre ans, ils marchaient dans la vie comme des navigateurs sans but et sans boussole. Assis au coin de leur feu, ils se racontaient l'un à l'autre tous les désastres du Maximum; leurs anciennes acquisitions de draps; la manière dont ils avaient évité des banqueroutes, et surtout cette célèbre faillite Lecoq qui était la bataille de Marengo de M. Guillaume. Puis, quand ils avaient épuisé les vieux procès, ils récapitulaient les antiques additions de leurs inventaires les plus productifs, et se narraient encore les vieilles histoires du quartier St.-Denis.

A deux heures, M. Guillaume allait à pied, donner un coup-d'œil à l'établissement du Chat-qui-pelote. En revenant il s'arrêtait à toutes les boutiques, autrefois ses rivales, dont

les jeunes propriétaires espéraient, toujours en vain, entraîner le vieux négociant dans quelque escompte aventureux, que, selon sa coutume, il ne refusait jamais positivement.

Deux bons chevaux normands mouraient de gras fondu dans l'écurie de l'hôtel; car madame Guillaume ne s'en servait guère que pour aller tous les dimanches à la grand-messe de sa paroisse. Trois fois par semaine, ce respectable couple tenait table ouverte, attendu que, grâce à l'influence de son gendre, le père Guillaume ayant été nommé membre du comité consultatif pour l'habillement des troupes, madame Guillaume avait pris la résolution de vivre bourgeoisement et de représenter. Les appartemens étaient encombrés de tant d'ornemens d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur certaine, que la moindre chambre y ressemblait à une chapelle. L'économie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des accessoires de cet hôtel; et l'on eût dit que M. Guillaume avait eu en vue de faire un placement d'argent même dans l'acquisition d'un flambeau.

Au milieu de ce bazar, dont la richesse ac-



cusait le désertissement des deux époux, le célèbre tableau de M. de Sommervieux avait obtenu la place d'honneur. Il faisait la consolation de monsieur et de madame Guillaume qui tournaient vingt fois par jour leurs yeux enharnachés de besicles, vers cette image de leur ancienne existence, pour eux, si active et si amusante.

L'aspect de cet hôtel et de cet appartement où tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle donné par ces deux êtres, qui semblaient échoués sur un rocher d'or, bien loin du monde et des idées qui font vivre, surprirent Augustine. Elle contemplait en ce moment la seconde partie du tableau dont elle avait vu le commencement chez Joseph Lebas : celui d'une vie agitée quoique sans mouvement, espèce d'existence mécanique et instinctive semblable à celle des castors. Elle eut alors je ne sais quel orgueil de ses chagrins, en pensant qu'ils prenaient leur source dans un bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences comme celle dont elle comprenait actuellement tout le vide.

Cependant elle cacha ce sentiment peu chari-

table pour ses vieux parens , et , déployant les grâces nouvelles de son esprit , les coquette-ries de tendresse que l'amour lui avait révélées, elle les disposa favorablement à écouter ses doléances matrimoniales. Les vieilles gens ont un faible pour ces sortes de confidences, et madame Guillaume, surtout, voulut être instruite des plus légers détails de cette vie étrange qui, pour elle, avait quelque chose de fabuleux. Les voyages du baron de La Hontan, qu'elle commençait toujours sans jamais les achever, ne lui apprirent rien de plus inouï sur les sauvages du Canada.

— Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes toutes nues, et tu as la simplicité de croire que c'est pour les dessiner!...

A cette exclamation, la grand-mère, posant ses lunettes sur une petite travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses genoux élevés par une chaufferette, son piédestal favori.

— Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des modèles.

— Il est bien gardé de nous dire tout cela

quand il t'a demandée en mariage !... Si je l'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un homme qui fait un pareil métier... La religion défend cela : ça n'est pas moral. Et à quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre chez lui ?

— Mais, à une heure, deux heures...

Là, les deux époux se regardèrent avec un profond étonnement.

— Il joue donc, dit M. Guillaume; car il n'y avait que les joneurs qui, de mon temps, rentrassent si tard.

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

— Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre, reprit madame Guillaume; mais non, tu te couches, n'est-ce pas, et quand il a perdu, il te réveille ?

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très-gai. Assez souvent même quand il fait beau, il me propose de me lever, pour aller dans les bois...

— Dans les bois ?... à ces heures-là ! Tu as donc un bien petit appartement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui faille ainsi courir pour... mais c'est pour l'en-

rhumer, le scélérat, qu'il te propose ces parties-là!... Il veut se débarrasser de toi... A-t-on jamais vu un homme établi, et qui a un commerce tranquille, galoper comme un loup-garou?...

—Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que, pour développer son talent, il a besoin d'exaltation. Il aime même beaucoup ces sortes de scènes qui...

— Ah! je lui en ferais de belles, des scènes, moi!... s'écria madame Guillaume. Comment peux-tu garder des ménagemens avec un homme pareil? D'abord je n'aime pas qu'il ne boive que de l'eau, et qu'il ait tant de répugnance à voir les femmes manger. Quel singulier genre! Mais c'est un fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas possible. Un homme ne peut pas partir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer... Est-ce qu'on peint la mer?... Il te fait des contes à dormir debout.

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari; mais madame Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel elle obéit



par un reste d'habitude, et sa mère s'écria d'un ton sec :

— Tiens, ne me parle pas de cet homme-là ! Il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et t'épouser : or, les gens sans religion sont capables de tout. Est-ce que M. Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose... de rester des trois jours sans me dire ouf, et ensuite de babiller comme une pie borgne ainsi que le fait ton mari ?

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les gens supérieurs : s'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens de talent.

— Eh bien, que les gens de talent restent chez eux et ne se marient pas ! Comment, un homme à talent rendra sa femme malheureuse ; et parce qu'il a du talent, ce sera bien ! Talent, talent !... Il n'y a pas tant de talent à dire comme lui blanc et noir à toute minute ; à couper la parole aux gens ; à battre du tambour chez soi ; à ne jamais vous laisser savoir sur quel pied danser ; à forcer une femme d'attendre pour s'amuser que les idées de monsieur

soient gaies, et à vouloir qu'elle soit triste, si l'on est triste...

— Mais, ma mère, le propre de ces imaginations-là, c'est d'être...

— Qu'est-ce que c'est que ces imaginations-là?... reprit madame Guillaume en interrompant sa fille. Il en a de belles, ma foi. Qu'est-ce qu'un homme auquel il prend tout-à-coup, sans consulter de médecin, la fantaisie de ne manger que des légumes; encore, si c'était par religion, cela lui servirait à quelque chose; mais il n'en a pas plus qu'un huguenot. A-t-on jamais vu un homme aimer, comme lui, les chevaux plus que son prochain; se faire friser les cheveux comme un payen; coucher des statues sous de la mousseline; faire fermer ses fenêtres le jour pour travailler à la lampe?... Tiens, laisse-moi, s'il n'était pas si immoral, ce serait un homme à mettre aux petites-maisons. Consulte M. Charbonneau le vicaire de St.-Sulpice, et demande-lui ce qu'il pense de tout cela? Il te dira que ton mari ne se conduit pas comme un chrétien...

— Oh ma mère, pouvez-vous croire cela?...

— Oui je le crois! C'est parce que tu l'as aimé

que tu n'aperçois rien de ces choses-là. Mais même dans les premiers temps de son mariage je me souviens de l'avoir rencontré aux Champs-Élysées. Il était à cheval. Eh bien, il galopait par moment ventre à terre, et puis il s'arrêtait pour aller pas à pas; je t'assure que je me suis dit alors : Voilà un homme qui n'a pas de jugement.

— Ah! s'écria monsieur Guillaume en se frottant les mains, comme j'ai bien fait de t'avoir mariée séparée de biens avec cet original-là.

Mais quand Augustine eut l'imprudence de raconter les griefs véritables qu'elle avait à exposer contre son mari, les deux vieillards restèrent muets d'indignation. Le mot de divorce fut bientôt prononcé par madame Guillaume. A ce mot de divorce, l'inactif négociant fut comme réveillé.

Stimulé par l'amour qu'il avait pour sa fille, et un peu aussi par l'agitation qu'un procès allait donner à sa vie sans occupation et sans événemens, monsieur Guillaume prit la parole. Il se mit à la tête de la demande en divorce, la dirigea, plaida presque, et offrit à

sa fille de se charger de tous les frais, de voir les juges, les avoués, les avocats, de remuer ciel et terre. Mais madame de Sommervieux effrayée refusa les services de son père, et dit qu'elle ne voulait pas se séparer de son mari, dût-elle être dix fois plus malheureuse encore. Augustine ne parla plus de ses chagrins. Après avoir été accablée par ses parens de tous ces petits soins muets et consolateurs par lesquels les deux vieillards essayèrent de la dédommager, mais en vain, de ses peines de cœur, elle se retira convaincue de l'inutilité, du danger même qu'il y avait à faire juger les hommes supérieurs par des esprits faibles. Elle apprit qu'une femme devait cacher, même à ses parens, ces malheurs pour lesquels le monde n'a point de sympathies. Les orages et les souffrances des sphères élevées ne peuvent être appréciés que par les nobles esprits qui les habitent; et, en tout, nous ne pouvons être jugés que par nos pairs.

Alors la pauvre Augustine se retrouva dans la froide atmosphère de son ménage, livrée à toute l'horreur de ses méditations. L'étude n'était plus rien pour elle, puisque l'étude ne lui



avait pas rendu le cœur de son mari. Elle pensait avec amertume qu'elle s'était initiée aux secrets de ces âmes de feu, de manière à ne pas avoir comme elles la ressource de créer pour se distraire des chagrins, et qu'ainsi elle participait avec force à leurs peines sans partager leurs plaisirs. Elle s'était dégoûtée du monde qui lui semblait mesquin et petit devant les événemens des passions; enfin sa vie était manquée.

Un soir, elle fut frappée d'une pensée qui vint illuminer la nuit de ses chagrins comme un rayon céleste. Cette idée ne pouvait sourire qu'à un cœur aussi pur et aussi vertueux que le sien. Elle résolut d'aller chez la duchesse de Carigliano, non pas pour lui redemander le cœur de son mari; mais pour s'y instruire des artifices qui le lui avaient enlevé; mais pour intéresser à la mère des enfans de son ami cette orgueilleuse femme du monde; mais pour la fléchir et la rendre complice de son bonheur à venir comme elle était l'instrument de son malheur présent.

Un matin donc, la timide Augustine armée d'un courage surnaturel monta en voiture, à

deux heures après midi, pour essayer d'arriver jusqu'au boudoir de la célèbre coquette, qui n'était jamais visible avant cette heure-là.

Madame de Sommervieux ne connaissait pas encore les antiques et somptueux hôtels du faubourg St.-Germain. Quand elle parcourut ces vestibules majestueux, ces escaliers grandioses, ces salons immenses ornés de fleurs, malgré les rigueurs de l'hiver, et décorés avec ce goût particulier aux femmes qui sont nées dans l'opulence ou avec les habitudes distinguées de l'aristocratie, Augustine eut un serrement de cœur affreux. Elle envia les secrets de cette élégance dont elle n'avait jamais eu l'idée. Elle respira un air de grandeur qui lui révéla le mystère de l'attrait que cette maison possédait pour son mari. Quand elle parvint aux petits-appartemens de la duchesse, elle éprouva de la jalousie et une sorte de désespoir, en admirant la voluptueuse disposition des meubles, des draperies, et des étoffes tendues. Là, le désordre était une grâce ; là, le luxe affectait une espèce de dédain pour la richesse ; et il y avait autant d'hommages rendus aux arts et à la simplicité que de bon goût. Les parfums répandus

dans cette douce atmosphère flattaient l'odorat sans l'offenser; l'accord des pièges tendus à l'œil par tous les accessoires de l'appartement, avec ceux d'une vue ménagée par des glaces sans tain sur les pelouses d'un jardin d'arbres verts, encharmant les regards; tout était séduction, et le calcul ne s'y sentait pas. Le génie de la maîtresse de ces appartemens respirait tout entier dans le salon où attendait Augustine. Elle tâcha d'y deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars; mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans la profusion comme dans la symétrie, et pour la simple Augustine ce fut lettres closes. Tout ce qu'elle put y voir, c'est que la duchesse était une femme supérieure en tant que femme. Alors elle eut une pensée douloureuse.

— Hélas! serait-il vrai, se dit-elle, qu'un cœur aimant et simple ne suffit pas à un artiste; et pour balancer le poids de ces âmes fortes faut-il les unir à des âmes féminines dont la puissance soit égale à la leur. Si j'avais été élevée comme cette syène, au moins nos armes eussent été égales au moment de la lutte.

— Mais je n'y suis pas!...

Ces mots secs et brefs, quoique prononcés à voix basse dans le boudoir voisin, furent entendus par Augustine dont le cœur palpita.

— Mais cette dame est là!... répliqua la femme de chambre.

— Vous êtes folle, répondit la duchesse; faites donc entrer! Sa voix devenue douce avait pris l'accent affectueux de la politesse : il était clair qu'elle désirait être entendue.

Augustine s'avança timidement. Elle vit, au fond de ce frais boudoir, la duchesse voluptueusement couchée sur une ottomane. Ce siège, de velours gros bleu, était placé au centre d'une espèce de demi-cercle dessiné par les plis les plus moelleux et les plus délicats d'une mousseline élégamment jetée. Des ornemens de bronze et d'or, placés avec un goût exquis, relevaient la blancheur de cette espèce de dais sous lequel la duchesse était posée comme une statue antique. La couleur foncée du velours ne lui laissait perdre aucun moyen de séduction. Un demi-jour, ami de sa beauté, semblait être plutôt un reflet qu'une lumière. Quelques fleurs rares élevaient leurs têtes embaumées au-dessus des vases de Sèvres les plus riches.

Au moment où ce tableau s'offrit aux yeux d'Augustine étonnée, elle avait marché si doucement qu'elle put surprendre un regard de l'enchanteresse. Ce regard semblait dire à une personne que la femme du peintre n'aperçut pas d'abord :

— Restez, vous allez voir une jolie femme, et vous m'égayerez cette ennuyeuse visite.

A l'aspect d'Augustine, la duchesse se leva et la fit asseoir auprès d'elle sur l'ottomane.

— A quoi dois-je le bonheur de cette visite, madame?... dit-elle avec un sourire plein de grâces.

— Que de fausseté!... pensa Augustine qui ne répondit que par une inclination de tête. Ce silence était commandé; car la jeune femme voyait devant elle un témoin de trop à cette scène.

Ce personnage était un homme; et, de tous les colonels de l'armée, c'était le plus jeune, le plus élégant et le mieux fait. Son costume demi-bourgeois faisait ressortir toutes les grâces de sa personne. Sa figure, pleine de vie, de jeunesse et déjà fort expressive, était encore animée par de petites moustaches relevées en

pointe et noires comme du jais, par une impériale bien fournie, par des favoris supérieurement peignés et par une forêt de cheveux noirs assez en désordre. Il badinait avec une cravache, en manifestant une aisance et une liberté qui allaient admirablement à l'air satisfait de sa physionomie ainsi qu'à l'exquise recherche de sa toilette. Les rubans attachés à sa boutonnière étaient noués avec dédain, et il paraissait bien plus vain de sa jolie tournure que de son courage. Augustine regarda la duchesse de Carigliano en lui montrant le colonel par un coup-d'œil dont toutes les prières furent comprises.

— Eh bien, adieu, colonel, nous nous retrouverons au bois de Boulogne.

Ces mots furent prononcés par la syrene comme s'ils étaient le résultat d'une stipulation antérieure à l'arrivée d'Augustine. Elle les accompagna d'un regard menaçant que l'officier méritait peut-être pour l'admiration qu'il témoignait en contemplant la modeste fleur qui contrastait si bien avec l'orgueilleuse duchesse.

Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur

les talons de ses bottes et s'élança gracieusement hors du boudoir.

En ce moment, Augustine épiait sa rivale qui semblait suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont toutes les femmes connaissent les fugitives expressions. Alors elle songea avec la douleur la plus profonde que sa visite allait être inutile. Elle pensa que cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages, pour ne pas avoir un cœur de bronze.

— Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière; mais le désespoir a sa folie, et il doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi M. de Sommervieux préfère votre maison à toute autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui!.. Hélas j'en'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus que suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame. Deux ans de larmes n'ont point effacé son image de mon cœur, quoique j'aie perdu le sien. Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous, et je viens à vous, vous

demander par quels moyens je puis triompher de vous-même.

— Oh! madame! s'écria la jeune femme en saisissant avec ardeur la main de sa rivale qui la lui laissa prendre, je ne prierai jamais Dieu pour mon propre bonheur avec autant de ferveur que je l'implorerais pour le vôtre, si vous m'aidez à reconquérir, je ne dirai pas l'amour, mais l'amitié de M. de Somnervieux... Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah! dites-moi, comment vous avez pu lui plaire et lui faire oublier les premiers jours de...

A ces mots, Augustine suffoquée par des sanglots impérieux fut obligée de s'arrêter. Toute honteuse de sa faiblesse, elle cacha son joli visage dans un mouchoir qu'elle inonda de ses larmes.

— Etes-vous donc enfant, ma chère petite belle!.... dit la duchesse, qui, séduite par la nouveauté de cette scène et attendrie malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fut peut-être à Paris, prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux en la flattant



par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié.

Après un moment de silence, la coquette, mettant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse :

— Pour premier avis, je vous conseillerai, ma chère petite, de ne pas pleurer ainsi, parce que les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins. Ils rendent malade et l'amour ne reste pas long-temps sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plaît; mais elle finit par alonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, les tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient gais.

— Ah, madame, il ne dépend pas de moi de ne pas sentir! Comment peut-on, sans éprouver mille morts, voir terne, décolorée, indifférente, une figure qui jadis rayonnait d'amour et de joie?... Ah je ne sais pas commander à mon cœur.

— Tant pis, ma chère belle; mais je crois

déjà savoir toute votre histoire. D'abord, imaginez-vous bien, mon ange, que si votre mari vous a été infidèle, je ne suis pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerai, par amour-propre : il était célèbre et n'allait nulle part. Je vous aime déjà trop, mon ange, pour vous dire toutes les folies qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi. Il finirait par me compromettre. Je connais assez le monde, ma belle, pour ne pas me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur : sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser!... c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux?... jamais!... Fie donc, c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge, à y savourer de brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas?... Eh bien il faut essayer de vous armer contre la tyrannie.

— Ah! madame, avant d'entrer dans ce petit sanctuaire et en vous y voyant, j'ai déjà reconnu quelques artifices dont je n'avais aucune idée.

— Eh bien, chère petite, venez me voir quelquefois, et vous ne serez pas long-temps sans posséder la science de ces bagatelles, assez importantes au reste; car les choses extérieures sont, pour les sots, la moitié de la vie; et il y a plus d'un homme de talent qui se trouve un sot malgré tout son esprit. Mais je gage que vous n'avez jamais rien su refuser à Henri.

— Le moyen, madame, de refuser quelque chose à celui qu'on aime.

— Oh, chère petite maïse, je vous adorerais!... Mais sachez donc que plus nous aimons et moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion; car c'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et qui pis est, délaissé tôt ou tard. Celui qui veut régner, doit...

— Comment, madame, faudra-t-il donc dissimuler, calculer, devenir fausse, se faire un caractère artificiel et... pour toujours?... Oh,

comment peut-on vivre ainsi?... Est-ce que vous pouvez...

Elle hésita et la duchesse sourit.

— Ma chère, reprit la grande dame d'une voix grave, le bonheur conjugal a été de tout temps une spéculation. C'est une affaire qui demande une attention particulière. Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus.

— Écoutez-moi? continua-t-elle en prenant le ton d'une confiance. J'ai été à même de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. J'ai remarqué que ceux qui s'étaient mariés avaient, à quelques exceptions près, épousé des femmes nulles. Eh bien ces femmes-là les gouvernaient, comme l'empereur nous gouverne, et en étaient... sinon aimées, du moins respectées. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh bien, mon ange, ces bonnes femmes-là avaient le talent d'analyser le caractère de leurs maris, sans s'épouvanter comme vous de leur supériorité. Elles avaient adroitement remarqué les qua-

lités qui leur manquaient ; puis, soit qu'elles possédassent ces qualités-là ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand étalage aux yeux de leurs maris qu'elles finissaient par leur imposer. Enfin, apprenez encore que ces âmes qui paraissent si grandes ont toutes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. Puis, en prenant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de ce but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteries, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux qui, par la mobilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel ! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie !... C'est un combat....

— Où il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre pouvoir est tout factice. Aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser par un homme ; car on ne se relève pas de là. Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen de mettre votre mari à la chaîne.

Elle se leva, pour guider en souriant la jeune

et innocente apprentie des ruses conjugales à travers le dédale de son petit palais. Elles arrivèrent toutes deux à un escalier dérobé qui communiquait aux appartemens de réception. Quand la duchesse tourna le secret de la porte, elle s'arrêta ; et, regardant Augustine avec un air inimitable de finesse et de grâce :

— Tenez, le duc de Carigliano m'adore....

Eh bien, il n'ose pas venir par ici sans ma permission ; et cependant, c'est un homme qui a l'habitude de commander à des milliers de soldats!... Il sait affronter des batteries, mais pas celle-ci... dit-elle en mettant deux doigts de sa main droite sous chacun de ses yeux étincelans.

Augustine soupira.

Elles parvinrent à une somptueuse galerie où la femme du peintre fut amenée par la duchesse devant le portrait qu'Henri avait fait de mademoiselle Guillaume.

A cette vue, Augustine jeta un cri.

— Je savais bien qu'il n'était plus chez moi, dit-elle en revenant à la vie, mais... ici!...

— Ma belle, je ne l'ai exigé que pour voir jusqu'à quel degré de bêtise un homme dégé-

nie peut atteindre. Tôt ou tard, il vous aurait été rendu par moi; mais je ne m'attendais pas au plaisir de voir ici l'original devant la copie. Je veux que, pendant le déjeuner que nous allons faire, car il faut achever notre conversation, mon secrétaire le fasse porter dans votre voiture; et si, armée de ce talisman, vous n'êtes pas maîtresse de votre mari, pendant cent ans!.. vous n'êtes pas une femme et vous mériteriez votre sort.

Augustino baisa la main de la duchesse, qui prit la jenne innocente dans ses bras, la pressa sur son cœur, et l'embrassa avec une tendresse d'autant plus affectueuse et vive qu'elle devait être oubliée le lendemain.

Cette scène aurait peut-être à jamais ruiné la candeur et la pureté d'une femme moins vertueuse qu'Augustine. Les secrets révélés par la duchesse étaient également salutaires et funestes. La politique astucieuse des hautes sphères sociales ne convenait pas plus à Augustine que l'étroite raison de Joseph Lebas, ou que la niaise morale de madame Guillaume. Étrange effet des fausses positions où nous jettent les moindres contre-sens commis dans

la vie! Augustine ressemblait alors à un pâtre des Alpes surpris par une avalanche : s'il hésite et qu'il veuille écouter les cris de ses compagnons, le plus souvent il périt. Dans ces grandes crises, il faut, suivant la belle expression d'un philosophe, *que le cœur se brise ou se bronze.*

Madame de Sommervieux revint chez elle en proie à une agitation qu'il serait difficile de décrire. La conversation qu'elle venait d'avoir avec la duchesse de Carigliano éveillait une foule d'idées contradictoires dans son esprit. Elle était, comme les moutons de la fable, pleine de courage en l'absence du loup. Elle se haranguait elle-même et se traçait d'admirables plans de conduite; elle concevait mille stratagèmes de coquetterie; elle parlait même à son mari, retrouvant, loin de lui, toutes les ressources de cette éloquence vraie qui n'abandonne jamais les femmes; puis, en songeant au regard fixe et clair de Henri, elle tremblait déjà.

Quand elle demanda si M. de Sommervieux était chez lui, la voix lui manqua presque; et, en apprenant qu'il ne reviendrait pas dîner,



elle éprouva un mouvement de joie inexplicable. Semblable au criminel qui se pourvoit en cassation contre son arrêt de mort, un délai, si court qu'il pût être, lui semblait une vie entière.

Plaçant le portrait dans sa chambre, elle attendit son mari, livrée à toutes les angoisses de l'espérance et de la crainte. Elle pressentait trop bien que cette tentative allait décider de tout son avenir, pour ne pas frissonner au bruit de chaque voiture, et même au murmure de sa pendule, qui semblait appesantir ses terreurs en les lui mesurant.

Elle tâcha de tromper le temps par mille artifices. Elle eut l'idée de faire une toilette qui la rendit semblable de tout point au portrait. Puis, connaissant le caractère inquiet de M. de Sommervieux, elle fit éclairer son appartement d'une manière inusitée, certaine qu'en rentrant la curiosité l'amènerait chez elle.

Minuit sonna quand, au cri du jockey, la porte de l'hôtel s'ouvrit et la voiture du peintre roula sur le pavé de la cour silencieuse.

— Qu'est-ce que signifie cette illumination?... demanda Henri d'une voix joyeuse,

en entrant dans la chambre de sa femme.

Saisissant avec adresse un moment aussi favorable, Augustine s'élança au cou de son mari, et lui montra le portrait.

L'artiste resta immobile comme un rocher. Ses yeux se dirigèrent alternativement sur Augustine et sur la toile accusatrice. La timide épouse, demi-morte, épiait le front changeant, le front terrible de son mari; et, par degrés, elle en vit les rides expressives s'amonceler comme des nuages. Elle crut sentir son sang se figer dans ses veines, quand, par un regard flamboyant et d'une voix profondément sourde, elle fut interrogée.

— Où avez-vous trouvé ce tableau ?...

— La duchesse de Carigliano me l'a rendu...

— Vous le lui avez demandé ?...

— Je ne savais pas qu'il fût chez elle...

La douceur, ou plutôt la mélodie enchanteuse de la voix de cet ange eût attendri des Cannibales; mais non pas un Parisien en proie aux tortures de la vanité blessée.

— Cela est digne d'elle !... s'écria l'artiste d'une voix tonnante. Je me vengerai !... dit-il en se promenant à grands pas; elle en mourra

de honte; je la peindrai! Oui, je ferai Messaline sortant du palais de Claude, à la nuit, déguisée!...

— Henri!... dit une voix mourante.

— Je la tuera!...

— Henri!...

— Elle aime ce petit colonel de cavalerie, parce qu'il monte bien à cheval!...

— Henri!...

— Eh! laissez-moi! dit le peintre à sa femme avec un son de voix qui ressemblait presque à un rugissement.

Il serait odieux de peindre toute cette scène à la fin de laquelle l'ivresse de la colère suggéra à M. de Sommervieux des paroles et des actes qu'une femme, moins jeune qu'Augustine, aurait attribués à la démence. . . . .

.....

.....

Sur les huit heures du matin, le lendemain,

madame Guillaume surprit sa fille pâle, les yeux rouges, la coiffure en désordre, tenant à la main un mouchoir trempé de pleurs, contemplant sur le parquet les fragmens épars d'une toile déchirée et les morceaux d'un grand cadre doré mis en pièces.

Augustine, que la douleur rendait presque insensible, montra ces débris par un geste empreint de désespoir.

— Et voilà peut-être une grande perte!.. s'écria la vieille régente du Chat-qui-pelote. Il était ressemblant, c'est vrai. Mais j'ai appris qu'il y a sur le boulevard un homme qui fait des portraits charmans pour cinquante écus!..

— Ah! ma mère!..

— Pauvre petite! tu as bien raison, répondit madame Guillaume, abusée par le regard de sa fille. Va, mon enfant, l'on n'est jamais si tendrement aimée que par sa mère... Viens, ma mignonne? Je devine tout; mais viens me dire tes chagrins? Je te consolerais. Ne t'ai-je pas déjà dit que cet homme-là était un fou?... Ta femme de chambre m'a déjà conté de belles choses; mais c'est donc un monstre?

Augustine mit un doigt sur ses lèvres pâlies,

comme pour implorer de sa mère un moment de silence.

Pendant cette terrible nuit, le malheur lui avait fait trouver dans son âme ce trésor de patience et de résignation qui, chez les mères et les femmes aimantes, paraît mille fois plus riche que l'énergie humaine, et qui, peut-être, annonce que Dieu a mis dans le cœur de ces ravissantes créatures des cordes dont il a privé celui de l'homme.

Une inscription, gravée sur un marbre tumulaire du cimetière Montmartre, indiquait que madame de Sommervieux était morte à vingt-sept ans; et un poète, ami de cette céleste créature, voyait, dans les simples lignes de cette épitaphe, la dernière scène d'un drame.

Chaque année, au jour solennel du deux novembre, il ne passait jamais devant ce jeune cippe sans se demander s'il ne fallait pas des femmes plus fortes qu'Augustine pour les puissantes étreintes du génie.

— Les fleurs humbles et modestes, écloses dans les vallées, meurent peut-être, se disait-il, quand elles sont transplantées trop près des cieux, aux régions où se forment les orages, où le soleil est brûlant.